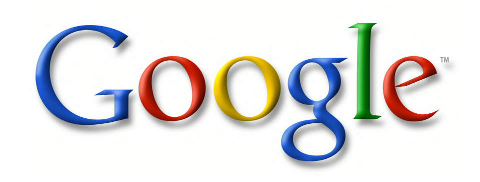
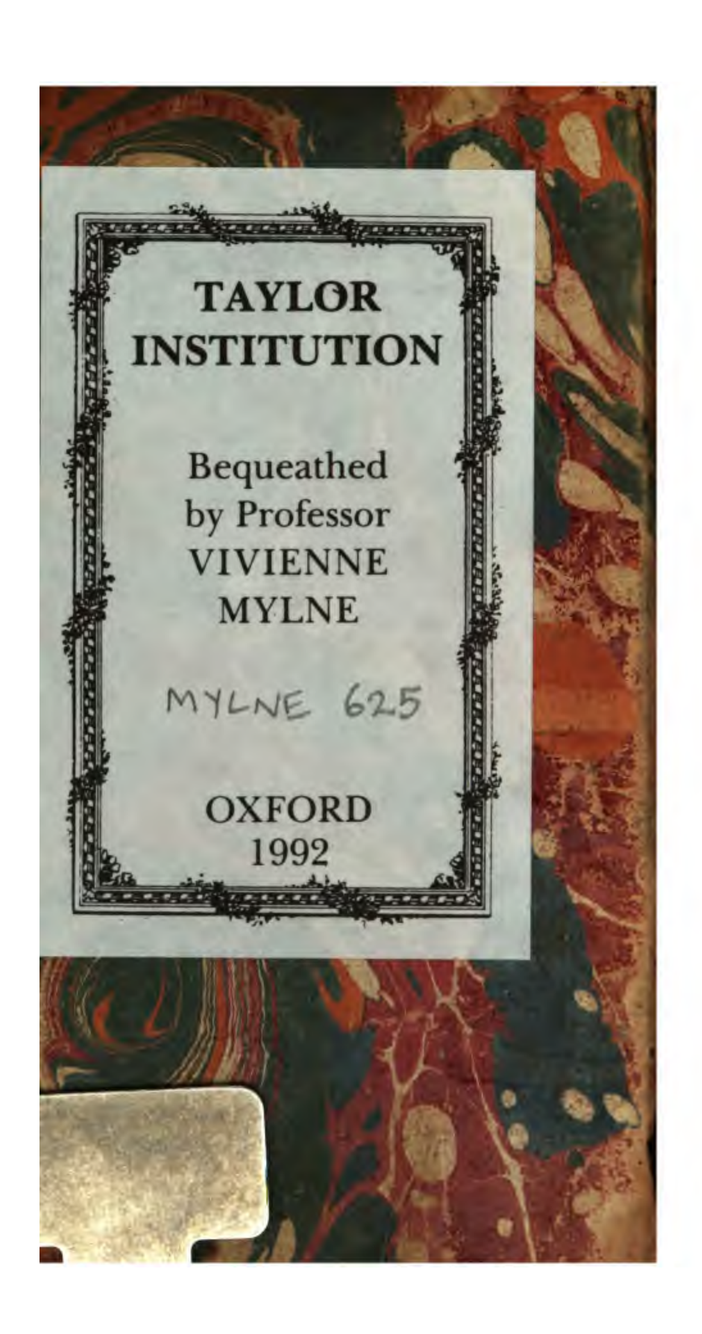

Google





TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 625
OXFORD
1992



1841
1767
74

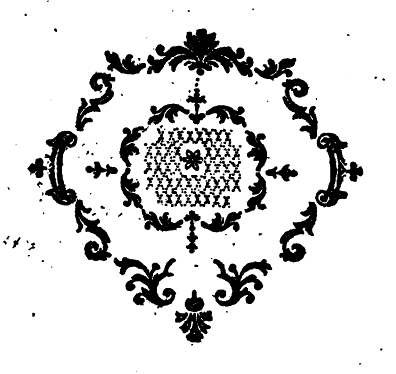
J. H. MARCHAND
(? - 1785?)

Ed. Org

HYLAIRE,

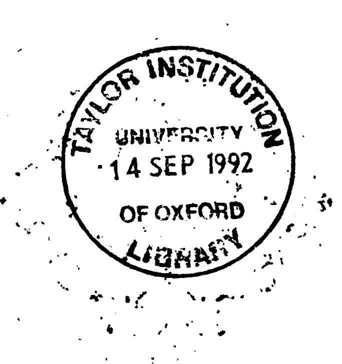
PAR UN

MÉTAPHYSICIEN.



AMSTERDAM.

1767.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



PRÉFACE.

Il est de la dignité d'un Académicien de travailler pour l'instruction des Souverains & des Gens en place. C'est dans cet esprit qu'un Citoyen généreux & éclairé nous a tracé, dans un Ouvrage moderne, les préceptes de la morale la plus sublime ; mais l'élévation des maximes & l'élégance du style, ne permettront pas à tous les esprits de

ſentir également les beautés de ſon Livre ; & d'en tirer l'utilité qui a dû en être le but.

Une diction moins riche, une inſtruction moins recherchée auroit été à la portée de plus de monde. Il y a plus d'ignorans que de gens inſtruits. Le nombre des génies ordinaires excéde beaucoup celui des grands génies. L'on trouve plus d'hommes à petits qu'à grands ſentimens ; enfin un ſtyle vulgaire ſe fait mieux

entendre de la multitude, qu'une diction noble & académique; l'on a donc cru que le tableau de Bélisaire méritoit d'être rapproché de tous les états de la vie, & que tandis que l'original figureroit avec distinction au sallon du Louvre, on pouvoit en exposer une copie sur le Pont-neuf, pour l'amusement du peuple, qui ne se connoît pas en peinture.

Un Auteur qui n'est d'aucune Académie, s'est cru

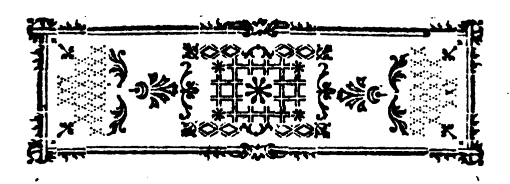
permis de barbouiller cette copie. Il n'a pas compté travailler pour les curieux; il s'est uniquement flatté d'habiller Bélisaire en simple Bourgeois, & de rendre sa morale propre à tous les Citoyens sans distinction.

Cette entreprise, loin d'être une dégradation de l'original, est un hommage que l'on lui rend. Homere, Virgile, Télémaque, la Henriade, Inez, ont été parodiés. Et c'est un honneur qu'on n'a jamais attribué

qu'aux meilleurs Ouvrages. L'envie, l'amour propre, l'ignorance, le mauvais goût sont causes que les plus rares productions sont toujours critiquées, attaquées, suspendues, & travesties. Bélisaire a essuyé les premieres traverses; il ne manque plus, à son triomphe, que d'éprouver la derniere. Ainsi l'Auteur estimable du Livre, loin de se croire offensé, doit s'applaudir d'avoir passé par tous les degrés de la Littérature. Il partage le sort des plus grands hommes,

& il eſt digne d'en augmenter le nombre. Le vrai mérite n'exiſta jamais ſans rivaux, ſans ennemis, ſans jaloux, & ſans admirateurs. Je fais gloire d'être ici du nombre des derniers, & je penſe que les talens, la modeſtie & le ſilence conferent le droit de mépriſer les autres. Que les envieux ſe taiſent; qu'ils ne corrigent ceux qu'ils attaquent qu'en faiſant mieux; & qu'ils permettent que je m'amuſe, en prenant un ſtyle plus analogue au goût de la Nation.

HYLAIRE.



HYLAIRE.

CHAPITRE I.

Il y avoit un vieux Sergent, nommé Hylaire qui avoit blanchi ſous le poids des armes dans les Guerres de Louis XIV. Un coup de feu lui avoit fait perdre un œil à la bataille de Malplaquet, & un incident inopiné lui fit perdre bientôt après le ſeul œil qui lui reſtoit, enſorte qu'à ſon grand regret, il eut le malheur de ſe trouver totalement aveugle.

Il s'étoit vu craint, chéri, protégé & envié; on l'avoit même flatté de parvenir au grade d'Officier, mais il s'étoit borné à solliciter les Invalides où il obtint une place, & ce fut la dernière ressource qu'il crut propre à adoucir le poids de ses malheurs.

Un jeune Enfant s'associa à sa mauvaise fortune: il consentit de le conduire à Paris, & delà, à sa retraite; ils marcherent à petites journées; mais le dernier jour, comme la chaleur étoit excessive, ils prirent le parti de se rafraîchir dans un Cabaret à la Villette.

QUELQUES ſoldats de recrue étoient occupés à boire, & ils s'entretenoient librement dans la même chambre. Ils politiquoient le verre à la main & faiſoient le procès à toutes les vieilles perruques qui avoient combattu dans les premieres guerres de Louis XIV. Ils accordoient pourtant graces au Grand Condé & à Turenne parce qu'ils étoient morts avec leurs cheveux.

HYLAIRE avoit du bon ſens & cette converſation le fit rire. L'un des grivois s'en apperçut & lui dit ; Bon-homme, vous nous gauſſez, mais gare le pot-au-noir. Non, repliqua-t-il,

mais vous me paroissez gais, & j'en ai plus vu que vous. Ils resterent tout étonnés ; vous vous plaignez, poursuivit-il, de ce que le Roi ne fait plus la Guerre comme en 1672 ; mais premiérement c'est qu'il a 70 ans passés, 2°. c'est qu'il a tant dépensé d'argent qu'il n'en a plus, 3°. c'est que ses Sujets qui n'en ont pas eux-mêmes, ne veulent ni ne peuvent lui en prêter. Vous ne pensez qu'à vous, & de mon temps, l'on ne pensoit qu'aux autres ; mais je vois bien que vous n'êtes que de jeunes barbes. Il ne falloit pas, reprit le même, venir au Cabaret pour nous dire des injures. Ce n'est pas mon in-

tention, répondit Hylaire, je ſuis franc du collier, & ſi vous voulez me verſer un coup de votre vin, je vous apprendrai, pour payer mon écot, bien des vérités que vous ne connoiſſez pas.

Parmi ces ſoldats il y avoit un jeune volontaire qui parvint depuis au grade de Sergent-Major. Il ſe nommoit Cibere & pouvoit avoir dix-huit ans : il étoit venu au pays pour voir ſes parens. La mine enfumée de l'Aveugle le frappa ; Vous me paroiſſez Bon-homme, lui dit-il, mais un peu dur ; Eſt-ce que l'on eſt obligé d'approuver tout ce que l'on voit ; non, reprit

Hylaire, mais l'on voit tant de choſes étranges qu'on ne finiroit jamais s'il falloit tout condamner. Servez l'Etat pour la gloire, ſervez le pour vous-même; ſi vous ne le ſervez que par intérêt, vous n'êtes que des mercenaires; donnez-vous & ne vous vendez pas, ou du moins ne vous vendez pas plus que vous ne valez. Chacun s'eſtime un prix exorbitant & l'amour-propre toujours injuſte ne ceſſe de ſe croire trop peu récompenſé, quelque choſe qu'on faſſe pour le ſatisfaire.

Vous croyez donc, Bon-homme, dit Cibere, que les Souverains ſont diſpenſés d'avoir de

la reconnoiſſance. Si je leur parlois à eux-mêmes, reprit Hylaire, je leur prêcherois qu'il faut être juſte, & je ne doute pas qu'ils n'en aient plus d'envie que de poſſibilité; ſi ils oublient, c'eſt qu'ils manquent de mémoire, & puis, ils ne peuvent pas contenter tout le monde. Il ne doit y avoir qu'un Maître & chacun le veut-être, chaque ſujet aſpire à commander, & perſonne ne ſe fait gloire d'obéir. Chargez chaque particulier du ſoin de choiſir un Général & ſes Adjudents, il vous dira qu'il ne connoît de vraiment capable que lui, ſon frere, ſon oncle, ſon couſin, & ſes amis en proportion de

ce qu'il les aime. Le Maître de la Taverne, entendoit ces propos; Quel eſt donc, dit-il, ce vieux ſoudar qui jaſe avec tant de liberté? je ſuis Hylaire, répondit le Vieillard, j'ai ſervi vingt ans dans Champagne, douze dans Picardie. J'ai aſſiſté à dix ſiéges, à quatre batailles, & j'ai fumé plus de pipes que vous n'avez vendu de pintes de vin.

A ce nom, les jeunes gens reſterent immobiles; le Sergent qui les avoit amenés de Franche-Comté ne les avoit entretenus pendant toute la route que des faits & des bons mots d'Hylaire, qu'on citoit comme le modèle

des francs grivois. Oh! valeureux champion lui dit enfin Cibere, Que la fortune a la conduite débordée? Quoi, vous qui avez fait l'honneur de nos Régimens, c'eſt vous qu'on oſe accuſer de contrebande, vous qu'on a retenu dans les priſons & qui y avez gagné des fluxions, vous à qui l'humidité des cachots a fait perdre le ſeul œil que la Guerre avoit reſpecté, vous enfin qui venez de nous parler comme un des ſept Sages de la Gréce. Eh qui voulez-vous qui vous donne des leçons, dit Hylaire, ces blancbecs qui n'ont jamais vu le feu qu'au coin d'une cheminée? Il eſt vrai qu'on m'a ſurpris, quand

pour quelques bouts de tabac l'on m'a menacé des Galeres. Je pensois bien que je pourrois perdre les yeux à l'armée & j'avois pris mon parti, mais je croyois que ma renommée me mettroit au-dessus de la déposition de quelques Ambulans qui ne servent que dans le Régiment de Saint Mathieu.. L'on peut avoir oublié mes services au Bureau de la Guerre, mais nos camarades s'en souviennent aussi-bien que moi; je n'ai rien à me reprocher & je suis content.

Les convives le presserent de se mettre à table, mais il s'en excusa sous prétexte que la cha-

leur du ſoleil le réchauffoit auprès de la fenêtre. On voulut lui donner une chaiſe, il ſe contenta du bout d'un banc en diſant que ſouvent il avoit trouvé en s'aſſeyant, mauvaiſe compagnie : il ſe borna donc à demander quelques reſtaurans pour ſon jeune conducteur qui ne pouvoit pas par délicateſſe reſter long-temps ſans manger.

Lorsqu'Hylaire eut avalé quelques verres de vin, il partit avec ſon guide. Nos jeunes gens vouloient l'accompagner, & le ſoutenir ſous les bras ; cela eſt inutile, dit Cibere. Il nous regarde comme des mar-

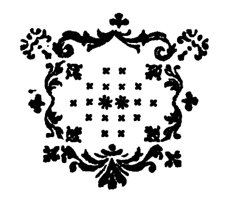
[illegible] encore les
[illegible] nous.

[illegible]
[illegible] on.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] voir
[illegible]
[illegible]
[illegible] aux
[illegible] mmoit
[illegible] voit
[illegible] avoya
[illegible] que de
[illegible]
[illegible] de la
[illegible]

fe
exc

Cibere lui rendit un compte fidéle de ce qui s'étoit passé ; il est impossible, ajouta-t-il, mon parrain, qu'un si honnête homme ait voulu faire la contrebande & j'en répondrois sur ma tête, si elle étoit aussi bonne que la sienne. Je veux le voir dit le Capitaine, sans qu'il sache qui je suis. Cela est aisé puisqu'il n'y voit goutte, & que je ne l'ai vu que pour l'envoyer en prison après qu'on me l'eut amené à Meaux. Il est nécessairement dans Paris, cherchez-le à l'Hôpital de S. Gervais ou ailleurs, & tachez de l'attirer à la Courtille ou aux Porcherons, je m'y rendrai incognito. Cibere reçut cette invitation

avec plaisir & le lendemain il se mit à courir par toute la Ville, pour s'informer si l'on n'avoit point vu passer un aveugle à cheveux blancs avec un habit uniforme déguenillé.



CHAPITRE II.

HYLAIRE avoit paſſé la nuit dans un Hôpital où un autre mendiant l'avoit mené, & le lendemain il s'acheminoit, en tendant la main, vers le Faux-bourg S. Marceau, où il avoit donné rendez-vous à ſa famille, dans la maiſon d'une Blanchiſ-ſeuſe. Il avoit défendu à ſon conducteur de l'appeller par ſon nom ; mais ſon air vénérable lui attiroit des charités ſans nombre. En paſſant ſur le ſoir devant l'Abbaye de S. Victor, ils s'arrêterent, pour ſe repo-ſer, devant la porte du jardin. Le Jardinier regardoit les paſ-

ſans, ſa béche à la main, & frappé de l'air honnête qu'annonçoit Hylaire, il lui demanda ce qu'il étoit. Je ſuis un vieux Reytre, répondit Hylaire; un vieux Reytre, dit le Jardinier; vous voilà bien accommodé. Le Roi, tout riche qu'il eſt, dit Hylaire, ne peut pas faire la fortune de tout le monde. Cette réponſe fit plaiſir au Jardinier, & il lui propoſa d'entrer chez lui pour ſe rafraîchir.

Il le préſenta à ſa femme, ſous le titre d'un valeureux grivois que la fortune perſécutoit. Mon camarade, lui dit-il, à bon chat; bon rat, nous ne ſommes gueres plus riches que

vous ; nous allons manger un morceau ; mais, en attendant, contez-nous les guerres où vous vous êtes escrimé. J'ai servi, reprit Hylaire, contre les Allemands, les Hollandois, les Prussiens, & je me suis signalé dans les derniers ravages du Palatinat.

Le Jardinier ne put retenir un soupir. Vous avez donc, s'écria-t-il, servi avec Hylaire ? Oui, c'étoit mon meilleur ami ; oh que c'étoit un bon luron, il étoit tout cœur ! en savez-vous des nouvelles ? car depuis vingt-cinq ans, je ne vois que ma béche & des Religieux. — Oui, il vivotte encore. — Tant

mieux, que le bon Dieu le béniſſe. — Il ſeroit charmé de votre bon ſouvenir.

Mais ſans doute il s'eſt avancé, on l'a fait Sergent Major, il eſt peut-être devenu Chevalier de Saint Louis. — Vous ſavez que l'envie cherche à entamer le mérite. — Ah! qu'on ſe garde bien de lui arracher un cheveu, il ſe battoit comme un Céſar, mais il eſt bien vieux & podagre ; n'importe, c'eſt une bonne tête, & il eſt de bon conſeil. D'où le connoiſſez-vous, dit Hylaire, les larmes aux yeux? Buvons un coup, reprit le Jardinier, car j'en aurois bien long à vous conter.

HYLAIRE ne douta point que ſon Hôte ne fût quelque vieux ſoldat du Régiment où il avoit ſervi, qu'il avoit quelquefois régalé de brandevin. Le Jardinier, pendant le ſouper, lui demanda quelques détails ſur la conquête de la Franche-Comté & de la Hollande, ſans lui parler des campagnes ſur le Rhin; Hylaire le ſatisfit. Buvons, dit l'Hôte, vers la fin du repas, buvons à Hylaire, & que le Ciel lui rende en bien, ce qu'il m'a fait en mal. Comment, dit le vieux ſoldat, il vous a fait du mal? Oui, mais c'étoit par néceſſité, & pour remplir ſon devoir; ainſi je ne lui reproche rien. Le ſort m'a

appris auſſi à m'attendrir ſur les malheureux. Vous avez ſervi en Allemagne ; eh bien, n'avez-vous pas vu un Lieutenant de Houzards nommé Tranche-montagne, qu'Hylaire mena en triomphe priſonnier à Oppeheim, avec ſa femme & ſes enfans? eh bien, c'eſt ce même Tranche-montagne qui vous donne un mauvais ſouper. Vous Tranche-montagne, s'écria Hylaire, & l'on ne vous a pas fait Concierge ou Garde des portes dans quelque Château ! notre Colonel vous en avoit pourtant flatté. On a tenu parole, l'on m'a offert de commander une troupe d'Invalides dans un petit Fort, mais je l'ai refuſé; quand

on a été à la tête d'une compagnie de Houzards, & qu'on a ceſſé d'y être, il ne faut plus ſonger qu'à végéter en paix. Vous Tranche-montagne. — Oui, c'eſt moi-même qu'on força, s'il vous en ſouvient, dans un Hôpital du côté de Vormes. J'y eus bien du mal, nous y mourions de froid & de faim, & nous étions ſur le point de nous manger les uns les autres. Le Lieutenant-Colonel de Champagne nous invitoit journellement à avoir pitié de nous-mêmes. Des pourparlers me firent faire connoiſſance avec Hylaire, & nous bûmes enſemble; il me parut ſi honnête homme, que je me

Votre ſtoïciſme eſt, dit Hylaire, un ample magaſin de conſolation, mais je vous en prépare une nouvelle avant que de nous ſéparer.

Comme il étoit tard, Tranche-montagne ne voulut pas laiſſer partir ſon hôte, & il l'invita à paſſer la nuit ſur un matelas, dans une échoppe où l'on ſerroit les uſtenſiles du jardin.

Dès la pointe du jour, le Jardinier vint s'informer ſi le vieillard n'avoit point été incommodé du ſon des cloches & de l'humidité. Il le trouva déja tout habillé, ſon bâton à la main.

Il

Il attendoit ſon petit conducteur, qui avoit profité de la circonſtance pour aller, dès la veille, mandier pour ſon compte particulier, & qui devoit revenir de bon matin. Quoi, dit Tranche-montagne, vous voulez déja vous en aller? Il m'eſt impoſſible de reſter plus long-temps, dit Hylaire; ma femme & ma fille m'attendent avec impatience auprès des Gobelins; adieu, ne parlez pas de ce que je vais vous dire; ce vieux rodrigue, ce pauvre aveugle, Hylaire enfin, n'oubliera jamais la bonne réception que vous lui avez faite. Que dites-vous, qui, quoi, quand, je m'y perds... c'eſt Hylaire qui

vous embraſſe. Oh ! juſte ciel, s'écria Tranche-montagne en s'arrachant le toupet, Hylaire dans ſa décrépitude aveugle & abandonné ; l'on a fait pis, dit le vieillard, l'on ma mis en priſon pour la contrebande, l'on m'a fait pourrir dans un cachot, dont l'air mal-ſain a éteint le le ſeul œil qui me reſtât. Ah dit en criant le Jardiner, qui ſont ces fripons-là ? les envieux reprit Hylaire ; ils m'ont accuſé de vendre de faux tabac, dans le temps ou je n'ai pas la force d'en raper pour le faire goûter. On les a cru, j'ai été mis en priſon, l'on a voulu me renvoyer à une commiſſion ; mais les honnêtes gens qui m'ont con-

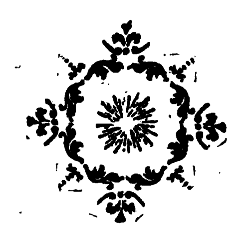
nu, se sont soulevés en ma faveur & ont obtenu ma délivrance; malgré leur protection, je suis resté avec un rhumatisme & sans un sou. Le Capitaine-Général sollicitoit ma perte & c'est-là ce qui me fâche. Je l'avois connu Sergent à l'armée, il étoit même mon compere & je l'avois tiré d'un fort mauvais pas pour raison de maraudes; malgré cela je l'aime encore & je le plains d'être environné de Commis qui lui font faire des sotises. Mais j'ai perdu la tête quand j'ai appris qu'il s'obstinoit à ma condamnation; mes Géoliers même me traitoient avec douceur, les habitans de la Ville où j'étois, m'envoyoient

de la ſoupe & des charités. Ah c'en eſt fait, je n'ai pas long-temps à vivre ſans pouvoir uſer de lunettes ; Eh bien, demeurez avec moi, dit ce Jardinier, je vous nourrirai de légumes & nous ferons des contes enſemble. Non, dit Hylaire, ma peau appartient à ma famille & je vais la lui porter, adieu.

❧

TRANCHE-MONTAGNE l'arroſoit de larmes & leurs deux viſages étoient collés de façon qu'on eut peine à les détacher ; enfin il fallut partir & le Jardinier le ſuivoit des yeux ; ô proſpérité, diſoit-il, bien fou qui ſe fie à toi : le brave, le bon, le généreux Hylaire, ah !

c'eſt pour le coup qu'il faut ſe croire heureux d'avoir un petit potager. Tout en faiſant cette réflexion il alla arroſer ſes choux & ſes navets.



CHAPITRE III.

HYLAIRE approchoit des Gobelins, lorſqu'un incident nouveau lui fit craindre de ne jamais revoir ſa famille. Les Archers des pauvres faiſoient des courſes dans le Fauxbourg S. Marceau, & ils furent inſtruits par leur mouche qu'un vieux ſoldat aveugle intéreſſoit la charité de la plupart des paſſans. Ils le ſuivirent & s'emparerent de ſa perſonne; Que voulez-vous de moi, diſoit-il, ou me conduiſez-vous? Je ne puis plus marcher; auſſi vàs-tu, repliquerent-ils, te repoſer tout à

ton aise ; tu trouveras à Bicêtre la vie & l'habit sans te donner la moindre fatigue.

Ils passoient alors devant un Cabaret ; ils y entrerent pour reprendre haleine & ils virent à une table un ancien Ambulant des Fermes entouré de cinq ou six Commis. Le vin les avoit mis en gaité, & ils faisoient avec vérité l'histoire des faux procès-verbaux qu'ils avoient dressés, & des piéges qu'ils avoient tendus pour surprendre les gens en fraude ; l'Ambulant étoit un bandi du premier ordre, il avoit mérité cent fois d'être pendu, mais on n'y avoit pas pris garde de si près.

On s'étoit contenté de le révoquer & il vivoit aſſez à ſon aiſe auprès de S. Médard.

DEUX des Archers furent ſcandaliſés de toutes les fripponneries dont ils entendoient faire le récit; ils furent offenſés des louanges qu'on prodiguoit à l'Ambulant ſur ſon adreſſe & ſon eſprit; ils en firent donc hautement quelques reproches en diſant qu'il n'y avoit pas là de quoi ſe vanter. Les têtes s'échaufferent; des paroles on en vint aux injures & des injures aux coups. Les Commis avoient quitté leurs armes, & ils furent ſaiſis d'épouvante en voyant les Archers mettre l'é-

pée à la main. Ils demanderent quartier. L'Ambulant implora la compaſſion d'Hylaire en lui offrant une piéce de douze ſols. Le Brigadier rejetta ſon argent avec colere & voulut qu'on le ſaisît ſans miſéricorde pour cauſe de révolte ; Hylaire inclina à les faire ſortir ; ainſi l'on ſe borna à les congédier après les avoir roués de coups, & la troupe ſe remit à table où Hylaire figura de très-bonne grace.

Il réfléchiſſoit ſur les révolutions du haſard, mais il étoit fâché de la ſcène qui venoit de ſe paſſer. Il eſt vrai, leur dit-il, que tous ces gens-là ne ſont que des canailles. Ils ont mérité

la potence, je suis cependant fâché qu'on les ait assommés en ma présence. Je vous prie de ne plus me donner de pareils spectacles. Ils le lui promirent, & charmés de sa conversation, au lieu de le mener à l'Hôpital, ils ne voulurent plus se séparer de lui, & lui proposerent d'aller au petit-Gentilli.

MAIS en passant devant un Corps de Gardes Françoises, un Sergent s'avança & réclama un vieux Soldat dont on deshonoroit l'uniforme en paroissant vouloir le mener à Bicêtre. Les Archers s'en excuserent & les Soldats s'emparerent de lui. Ils le firent entrer dans leur Corps

de Garde & le firent boire; après quoi ils l'inviterent à dormir auprès du poële avec promesse qu'on ne lui feroit point de bruit.

On lui donna un bon souper, où il conta toutes ses prouesses: son nom étoit connu de la plupart de ceux qui étoient présens, & l'on ne se lassa point de boire à sa santé. Lorsque la séance fut finie, le Caporal le tira à part, & il lui dit: tu es trop brave pour ne pas sentir les injures qu'on t'a faites, en t'accusant d'être contrebandier, & en voulant te conduire à Bicêtre; il faut te venger, en écrasant le Capitaine-Général

des Fermes, & tous ſes Suppôts. Tu connois les routes par où le tabac peut s'introduire, ſois notre guide : les lumieres de ta ſageſſe éclaireront les yeux de notre corps. Ecartons ces ſurveillans incommodes, & deviens mon aſſocié dans un commerce de contrebande qui fera notre fortune : que le Capitaine-Général, avant de perdre ſa place, ait la douleur de te voir traverſer, en carroſſe à ſix chevaux, la Ville de Meaux, où il t'a arrêté priſonnier. Vous voulez donc, dit Hylaire, juſtifier les maux qu'il m'a faits. Il y a long-temps que j'ai refuſé d'être chef de Faux-ſauniers : j'étois jeune, & déja envié,

mais je n'en fus pas moins fidele; la même obligation subsiste aujourd'hui, & je n'aspire point à me venger par dépit. Que vous serviroit-il de m'enrôler, je ne vois ni ciel, ni terre, & je n'ai plus de force. La régie des Fermes vous paroît foible, mais elle n'est qu'assoupie, & il est aisé de la réveiller dans une Ville pleine d'Employés; Furet, l'Eveillé, l'Egrillard, & tant d'autres, ne respirent que les captures & les saisies. Non, croyez-moi, ne comptez pas sur le renversement de la Ferme. Vous pouvez, par adresse, faire entrer quelqu'étoffe, quelques carottes de tabac, mais il n'y a pas

de l'eau à boire ; au reste, concevez une plus noble ambition, associez-vous aux Fermiers pour arrêter la contrebande ; les intéressés ne demandent pas mieux, & votre fonction deviendra utile & honnête. Non, reprit le Caporal, je ne veux pas me lier avec des gens qui t'ont exposé à aller à Bicêtre : veux-tu régler nos projets, décider de nos marches ? voilà ce que je te propose. Vous êtes maître de mon sort, dit Hylaire, mais rien ne peut m'engager dans un métier si scabreux, & je serois le premier à dénoncer les fraudeurs. Voilà bien de la vertu en pure perte, repliqua le Caporal. Mal-

heur à ceux qui n'y ſont pas ſenſibles, répondit le vieillard; ne voyez-vous pas que tout ne ſubſiſte que par le bon ordre, & que ſi chacun en veut faire à ſa tête, il y aura autant de Rois que de cervelles. Vous qui voulez que je m'éleve contre une injuſtice, prétendéz-vous donner le même droit à vos ſubalternes? Oh, dit le Caporal, ils le prendroient bien, s'ils l'oſoient; & nous, dit Hylaire, c'eſt par vertu que nous obſervons la ſubordination dans nos Régimens, & c'eſt la différence d'un corps bien réglé, avec un autre qui ne l'eſt pas. Je vais vous parler avec la franchiſe d'un vieux gre-

nadier. Quel eſt le métier & la vie d'un contrebandier ? Leur ſeule reſſource eſt d'être toujours en l'air, & de faire des courſes, ſans goûter un moment de repos ; mal nourris, mal vêtus, ils affrontent jour & nuit l'intempérie de l'air ; toujours dans la crainte, pourſuivis par des gardes, par des archers, ce n'eſt que par leur deſtruction qu'ils aſſurent leur ſubſiſtance. Ils laiſſent leurs terres ſans culture, leurs maiſons ſans proviſions, leurs femmes & leurs enfans ſans argent ; ils abandonnent le métier qui pouvoit les faire vivre ; ils courent les campagnes, & ils ſe font tuer ſans gloire, ou font

conduits aux galeres, lorſqu'ils ne ſont pas les plus forts. Les payſans les craignent comme des voleurs, & les gardes les redoutent comme des aſſaſſins. Mais n'eſt-ce pas là, dit le Caporal, l'image de la Guerre, telle que vous l'avez faite. Non, dit Hylaire; nous comptions obtenir la paix & vivre dans l'aiſance. Il eſt facile, dit le Caporal, de dépenſer beaucoup, quand on eſt riche, mais n'en parlons plus; j'admire, pauvre vieillard ta fidélité ſi mal récompenſée; repoſe toi dans le Corps de Garde & tu nous diras demain ou tu voudras qu'un de nos Soldats te conduiſe; vis-à-vis le Cabaret ou vous m'avez

abordé, dit Hylaire, & il dormit comme une marmotte.

Le lendemain le Caporal, en prenant congé du vieux grenadier, voulut lui donner un bout de tabac & deux mouchoirs d'indienne pour mettre autour du col : c'eſt le fruit d'un commerce prohibé, dit Hilaire, & je rougirois de m'en voir paré. Il n'accepta qu'un morceau de pain pour lui & pour ſon guide; & eſcorté de deux ſoldats, il fut reconduit au lieu où on l'avoit trouvé la veille.



CHAPITRE IV.

HYLAIRE n'étoit pas éloigné de la maiſon où ſa famille l'attendoit ; mais, fatigué d'avoir marché vîte, il demanda à ſon guide s'il ne voyoit pas, du côté du marché aux chevaux, quelque métairie où il pût ſe repoſer. J'en vois une à un quart de lieue, dit celui-ci ; priez qu'on vous y mene ; non dit l'aveugle, mon eſcorte ſeroit tentée d'y dérober quelque poule.

ILS s'approcherent d'un moulin qui ſe trouva dans le voiſinage, & Hylaire fut ſurpris

d'entendre crier à haute voix, ah, c'eſt lui ! c'eſt lui ! Quel eſt ce braillard, demanda-t-il? C'eſt, dit le conducteur, un Meunier avec toute ſa famille qui vient au-devant de nous. Le Meunier s'avança en effet, & lui demanda poliment qui il étoit. Vous voyez bien, lui dit Hylaire, que je ne ſuis pas un homme d'importance. C'eſt ce dont je m'étonne, reprit le Meunier, ſi vous êtes Hylaire, comme je vous en ſoupçonne. Mon ami, dit le guerrier, ne criez pas ſi haut, & ſi ma miſere vous fait pitié, conduiſez-moi dans votre maiſon. Il avoit à peine ceſſé de parler, que le Meunier ſe jetta à ſon cou,

comme s'il eût voulu l'étouffer : Hylaire ſe débarraſſa avec peine de ſes bras, & ſe fit conduire dans le moulin.

Le Meunier avoit deux filles & un fils. Mes enfans, leur dit-il en entrant, jettez-vous aux pieds de ce brave homme, c'eſt lui qui nous a défendu des incurſions des Houzards, lorſque j'étois Meunier en Alſace. Sans lui notre maiſon auroit été pillée, vous auriez vu votre pere aſſommé de coups, & vos enfans priſonniers, vous n'auriez jamais été mariées, & l'on vous auroit ravi votre honneur, qui eſt plus cher que la vie. Redoublez vos reſpects pour lui, à

l'aſpect de ſa gueuſerie, & pleurez ſur l'ingratitude des hommes.

Hylaire étoit tout confondu des complimens qu'ils lui faiſoient, & il les embraſſoit l'un après l'autre. Prenez auſſi, lui dirent les deux femmes, nos petits enfans, dont vous êtes le grand'pere. Nous leur parlerons toujours des ſervices que vous nous avez rendus, & du bonheur qu'ils ont eu de vous embraſſer. A ces mots les deux meres lui mirent ces innocentes créatures ſur les genoux, & elles ſembloient le remercier, en remuant les bras. Ah, dit Hylaire, croyez-vous que dans

ce moment je ne ſois pas content comme un Roi! mais, dites-moi, comment avez-vous pu me reconnoître? Hier, dit le pere de famille, un jeune cadet nous demanda ſi nous n'avions pas vu paſſer un vieux mendiant qu'il nous dépeignit. Nous lui dîmes que nous n'y avions pas pris garde. Eh bien, reprit-il, guettez-le à ſon paſſage, & dites-lui qu'un de ſes amis l'attend au lieu où il doit ſe rendre. Donnez-lui tout ce dont il aura beſoin, & je vous le rendrai en repaſſant. Nous répondîmes qu'occupés dans le moulin & dans notre ménage, nous n'avions pas le temps de reſter les bras croiſés à voir les

paſſans : Quittez plutôt tout, répondit-il, que de manquer à lui faire la charité, c'eſt un ſoldat intrépide, un défenſeur de l'Etat, c'eſt enfin Hylaire que je vous recommande.

A ce nom, qui nous eſt cher, nous avons penſé mourir d'impatience. Mon fils a paſſé la nuit ſur l'eſcalier du moulin, pour attendre ſon vieux camarade, car il a ſervi dans le même Régiment que vous en Allemagne. Mes filles, dès le point du jour, ont été jaſer ſur la porte; enfin, nous vous tenons, tout ce que nous avons eſt à votre diſpoſition; buvez, mangez à votre appetit. Le jeune

ne cadet qui vous attend vous fera plus grande chere, mais ce ne fera pas de meilleur cœur. Pendant que le pere s'exhaloit en protestations, le fils restoit debout, les mains jointes, la tête penchée, l'air méditatif, & il paroissoit pétrifié de voir Hylaire.

Mon ami, dit Hylaire au vieillard, je vous remercie de votre bonne réception. J'ai encore quelques sols pour me conduire où je vais; mais dites-moi si vous avez autant de bonheur que de bonté; votre fils a servi avec moi, je m'intéresse à son sort; travaille-t-il? N'est-il pas ivrogne? A-t-il

bien soin de sa femme & de ses enfans ? C'est mon bâton de vieillesse, dit le pere attendri, il quitta le service, quand son frere aîné fut tué. Il m'aide à faire aller mon moulin ; il s'est marié à la fille d'un Fermier de mes amis, & leur petit menage va assez bien : il est un peu emporté, mais sa femme ne lui replique pas. Ma fille, que voilà, est aussi assez bien pourvue ; je l'ai mariée à un vendeur de volaille qui la traite fort bien ; ils travaillent tous, & me font une pépiniere de petits enfans qui me font plaisir : je suis bien vieux, mais ils m'aimeront encore quand je n'y serai plus. Ah ! dit Hylaire,

je voudrois bien être comme vous. J'avois deux fils, un boulet de canon les a emportés à mes côtés. Il ne me reste qu'une fille, mais pour son malheur, elle a le cœur trop tendre; Dieu soit loué, mes deux enfans sont morts pour le service du Roi. Ces dernieres paroles tirerent les larmes des yeux du jeune homme.

Quand Hylaire voulut s'en aller, mon Patron, dit ce jeune égrillard, permettez-moi d'aller avec vous; ils se mirent en chemin, faites, dit-il, avancer devant nous ce petit garçon; je veux vous dire quelque chose en particulier. Je suis indigné,

mon Général, de vous voir si bas percé, c'est un ingratitude diabolique. Je prends le Service en guignon, & je suis quasi honteux d'y être entré. J'ai pris aussi en déplaisance ma maison & mes enfans. Hé mon ami, lui dit le Vieillard, Quel est le pays où les méchans ne l'emportent pas sur les bons? non, dit le jeune homme, il n'y a point d'exemple de votre malheur; à qui faut-il l'attribuer! Sans ménagement pour ma femme & mes enfans que je recommande à la Providence, je vais arracher le nez au scélérat qui.... Ah, mon enfant, dit Hylaire, la pitié te rend fou, moi, je ferois de toi, qui es un

bon ſujet, un pendard, un enragé; c'eſt alors que je mériterois les étrivieres. Quand tu aurois égorgé tout le monde en ferois-je plus gras, en verrois-je plus clair? non, mais du moins, dit le jeune homme, cela feroit peur aux autres; car j'irois poignarder un Commis de la Barriere dans ſon Bureau même, en criant, *c'eſt Hylaire que je venge*, & de quel droit me vengerois-tu, dit ce Bon-homme, d'un ton impoſant? Je n'ai pas pu te donner ce droit que je n'ai pas moi-même, veux-tu te mettre au-deſſus de la loi; Quelle agiſſe donc, dit le jeune homme, ſi elle veut qu'on la laiſſe faire,

mais puiſqu'elle laiſſe aller tout de travers, il faut s'en mocquer & nous rendre l'exercice de notre volonté ; mon ami, dit Hyláire, tu raiſonnes comme un maître fripon ; un homme juſte gémit de voir la foibleſſe des loix ; mais il gémiroit encore davantage, ſi tout le monde ſe gouvernoit à ſa fantaiſie. La deſtruction totale eſt le comble des maux, tu veux effrayer les méchans & tu leur donnes un exemple pernicieux ; ah ! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le ſentiment que tu as pris pour moi ; au nom de la vertu que tu priſes, ne déshonore pas ta famille ; qu'il ne ſoit point dit que j'ai armé

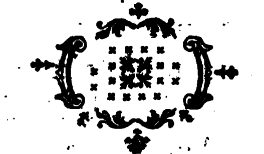
la main d'un furieux qu'il fait rompre vif sur un échafaud.

Je ne parle pas pour moi, reprit mon étourdi; mais Hylaire... Non, je n'en reviens pas. Je le pardonne moi, dit le Vieillard, & de quoi te mêles-tu. Si j'avois voulu faire parler de moi, le tiers du Régiment auroit déserté sous ma conduite. J'ai suivi mon sort, fais de même. Je connois mieux que toi ce qu'il faut faire; & si tu veux mourir, fais toi plutôt tuer à l'armée qu'en place de Grêve.

A ces mots toute la chaleur du jeune homme se métamor-

phofa en admiration ; pardonnez-moi, dit-il, un écart excité par vos malheurs, vous devez m'excuser ; Je fais mieux, reprit Hylaire, je te regarde comme un bon vivant ; mais je veux être ton Directeur. Tu dois vivre pour tes enfans qui ont besoin de tes bras ; c'est à eux que tu dois faire le portrait des ennemis d'Hylaire : Nommez-les moi, dit vivement le jeune homme ; je vous jure qu'ils apprendront à les haïr dès la mamelle. Mes ennemis, dit le Vieillard, sont les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Pruſſiens, quand ils font la Guerre à l'Etat. Homme surprenant, s'écria le Meunier,

en étendant les bras. Adieu, mon ami, lui dit Hylaire, en lui mettant la main ſous le menton. Il y a dans ce monde bien des traverſes, & il faut tâcher de ne les pas mériter. Si ton eſprit s'irrite des bévues que tu verras dans ce monde, ſouviens-toi d'Hylaire. Adieu.



CHAPITRE V.

Le Bon-homme n'étoit pas au bout de ſes maux, & il eſt temps de dire quantité de circonſtances qu'on ignore ſur ſon emprisonnement. Lorſqu'on l'arrêta dans une Auberge à Meaux; le Maître du Cabaret où il s'étoit arrêté, écrivit ſur le champ à ſa femme & à ſa fille. Antoinette & Paradoxe tomberent dans la plus grande conſternation à la réception de la Lettre. Antoinette, revenue du premier étourdiſſement, ſe reprocha ſa frayeur comme une foibleſſe. Elle étoit femme de Charge dans la maiſon d'un

Contrôleur des Fermes. Sa fille travailloit dans le voisinage, chez une Ouvriere en linge ; Elles penserent donc que leur Maîtresse pouvoit leur rendre quelques services. Déverguinda les avoit mises dans ses confidences amoureuses & elles se croyoient sûres d'obtenir sa protection. Antoinette se rendit donc à son lever, & devant tous ses gens ; Madame, lui dit-elle, si Hylaire a eu plus d'une fois le bonheur d'apporter pour vous, des robes de Perse ; il demande qu'on lui fasse son procès en forme en présence de votre mari. Il ne demande qu'à confondre ses accusateurs secrets. Déverguinda lui répliqua froi-

dement : si Hylaire est innocent, il peut rester tranquille ; s'il est coupable, qu'il l'avoue à mon mari. Vous savez que j'ai eu de l'amitié pour vous. Cet accueil froid, suivi d'une brusquerie dite en lui tournant le dos, avoit glacé Antoinette, & elle se retira sans qu'aucun des domestiques lui parlât. Ventrosez passoit lui-même sans y prendre garde ; si elle ne l'eût abordé. C'étoit le Maître d'hôtel & le favori de Dévergunda. Antoinette le supplia de lui dire de quoi son mari étoit accusé, & pourquoi il étoit dans un cachot à Meaux ; moi, dit-il, je n'en sais rien & ne m'en embarrasse guére ; je ne me mêle

que de la table ; si tout le monde en faisoit autant, les vaches en feroient mieux gardées.

Ah ! s'écria-t-elle, c'est un guet à pend, & mon pauvre mari est perdu. Plus loin elle rencontra un Laquais qu'elle avoit placé dans la maison, & qui la veille faisoit ses commissions : elle voulut lui parler ; mais sans l'écouter, je sais votre accident, dit-il, & j'en suis fâché ; mais j'ai affaire : on m'a sonné, & je cours au plus vîte. Adieu, personne ne vous aime plus que moi. Elle alla rejoindre sa fille, & une heure après on lui annonça qu'il falloit quitter la maison, & retourner dans

la chambre qu'elle avoit précédemment occupée au Fauxbourg Saint Marceau.

Cette demeure, à un quatrieme étage, acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant & Paradoxe se trouva déchirée de se voir, entre un pere en prison & une mere au lit de la mort. Elle soignoit sa mere pendant le jour & pleuroit la nuit; ou si quelquefois elle dormoit, c'étoit pour faire des rêves effroyables. Elle ne voyoit que son pere & sa mere réduits à de fâcheuses extrêmités.

La connoissance qu'avoit Antoinette du génie malfaisant des

gens de la maison du Contrôleur, lui faisoit pressentir tous les propos qu'on alloit tenir sur son compte : un domestique congédié est toujours déclaré, & l'on fait à son sujet la découverte de mille choses qu'on avoit tenues cachées. Quel triomphe, disoit-elle, pour tous ces faquins, de nous voir humiliés! je me peins leur sourire malin, & l'air mystérieux avec lequel leur calomnie va nous assassiner, en feignant de nous ménager; je les vois insulter à nos malheurs. Oh, ma fille! tu es du moins irréprochable; mais moi, je ne suis pas tout-à-fait exempte de blâme; je me moquois de ton

pere, quand il me disoit d'être simple & modeste, de n'aimer ni les ajustemens, ni les parties de plaisir, & de rester à travailler dans la maison, sans y recevoir des godelureaux. Je croyois qu'il avoit de l'humeur, de la jalousie, & je le ridiculisois; tout est bien changé: en me voyant à terre, je reconnois que je suis tombée. La Contrôleuse m'a renvoyée avec dedain, elle dont je servois toutes les fantaisies, & tous ces domestiques qui me faisoient si bonne mine, ames de boue & de crachat . . . aucun n'a daigné me parler ni m'aborder: on auroit cru que j'avois la galle.

Tels étoient les propos de cette femme, qui aimoit encore une ſociété à laquelle, par dépit, elle diſoit des injures.

Il s'étoit écoulé pluſieurs mois, ſans qu'on eût découvert aucune trace de la contrebande imputée à Hylaire; il étoit revenu des Villes frontieres avec quelques ſoldats qui l'avoient faite ouvertement, & dont on l'accuſoit d'être complice. Quelques ennemis ſecrets l'avoient nommé comme le chef de la bande, d'autres avoient été condamnés aux galeres, & ne l'avoient chargé en rien; auſſi l'avoit-on laiſſé ſeulement pluſieurs ſemaines dans les pri-

ſons de Meaux, eſpérant qu'un catharre qu'il avoit alors, l'emporteroit : il n'en mourut pas ; mais, faute des ſecours d'un occuliſte, il perdit la vue. Cependant tous les gens de la Ville qui avoient été au ſervice, répondoient de ſon innocence, & ſollicitoient en ſa faveur : ils vouloient même le faire ſortir de force. Ce ſoulévement déplut au Capitaine-Général, & ſa femme lui ayant un ſoir donné de l'humeur ! eh bien, dit-il, qu'on le mette en liberté ; mais s'il fait un autre métier que celui de mendier, je ſaurai le faire pourrir dans un cul de baſſe-foſſe.

Dès qu'on le vit ſorti de priſon, malade & languiſſant comme il l'étoit, ce fut un cri général contre la Ferme & ſes Suppôts : mais Hylaire les appaiſa. Mes enfans, leur dit-il, on a trompé le Capitaine, & tout homme eſt ſujet à l'erreur ; ainſi, plaignons-le : je n'ai pour moi que mon innocence, & vos murmures ne me rendront ni la vue, ni la ſanté que j'ai perdues. Les eſprits ſe calmerent, & le peuple le combla de charités, qu'il refuſa généreuſement : donnez-moi ſeulement, leur dit-il, un petit garçon pour me conduire aux Invalides à Paris.

Son aventure, avec les Archers des pauvres, l'avoit retardé en chemin, & Cibere étoit arrivé avant lui à la maison où Antoinette l'attendoit. Le bruit d'un fiacre avoit fait accourir à la porte Paradoxe, sa fille, dont le cœur étoit palpitant ; mais lorsqu'au lieu de son pere, elle ne trouva qu'un jeune inconnu, elle rentra, & dit en soupirant, ce n'est pas lui.

Il y avoit à la porte de la maison un vieux savetier à qui Cibere s'adressa, pour demander si ce n'étoit pas là où Hylaire s'étoit retiré. C'est ici, répondit-il, que sont logées sa femme & sa fille ; elles l'atten-

dent, mais il n'arrive point : je voudrois être à sa place, & le savoir hors de prison. Il est relâché, dit Cibere ; il arrive, & je suis étonné qu'il ne soit pas encore ici. Ah ! venez donc apprendre cette bonne nouvelle à sa femme & à sa fille ; Antoinette, s'écria-t-il, de toutes ses forces, réjouissez-vous, votre mari n'est pas mort, & il a la clef des champs : c'est un jeune garçon qui vient de me le dire, & il vient le chercher ici. Antoinette, à ces mots, ranima son courage, & mit la tête à la fenêtre. Où est-il, dit-elle, ce brave garçon qui s'intéresse à nos maux ? Qu'il arrive ! qu'il arrive ! Nos

malheurs sont finis, s'écria Paradoxe, & se jettant tout de long sur le lit de sa mere, qui venoit de se recoucher; mon pere, dit-elle, en l'embrassant, est en vie & en liberté; nous allons le revoir : ah, quel plaisir!

Cibeene monta à leur chambre, & Antoinette lui cria, est-il bien vrai qu'Hylaire est justifié, & que ses ennemis ont un pied de nez? Le jeune homme, fâché de ne les consoler qu'à demi, les assura qu'il l'avoit vu & manié, & que le croyant rendu à sa maison, il étoit venu lui offrir les services d'un bon voisin, parce que sa

mere demeuroit dans la rue Mouffetard.

Paradoxe, qui avoit les yeux fixés sur Cibere, fut frappée de son air de tristesse. Vous nous consolez, dit-elle, & vous avez un ton lugubre; ah! que mon pere arrive, & qu'il rende la santé à sa femme, la Ville est bonne, & vous verrez si nous ne vivrons pas.

La nature est si forte dans la jeunesse, que Cibere s'attendrit, & devint épris de Paradoxe : Il ne songea point à sa figure, mais sa vertu & son amour pour son pere, lui firent présumer qu'elle avoit le coeur

ſenſible. Je n'oſe pas, pauvre femme, lui dit-il, vous annoncer que vous me faites pitié : votre famille à la mendicité doit encore faire envie. Que parlez-vous de mendicité, reprit Antoinette ? ſi mon mari a ſa liberté, c'eſt qu'il eſt innocent, & il faut qu'on lui faſſe une penſion. . . . .

Ce ſeroit trop vous flatter, dit Cibere ; on l'a relâché ſur les bons témoignages qu'on a rendus de lui, mais on l'a renvoyé preſque nud. . . . .

N'importe, ma mere, il eſt vivant, reprit Paradoxe : s'il peut entrer aux Invalides, il ne

ne ſera pas plus à plaindre que tant d'honnêtes ſoldats qui y ſont. Ah, s'écria Cibere, la fille d'Hylaire ſeroit réduite à cet état déplorable! Déplorable, eh pourquoi donc, lui dit-elle? les plus braves gens ont ſollicité cette retraite : Hylaire ne rougira point de ſe trouver dans une maiſon où il y a des Officiers. Ma mere & moi nous nous logerons dans ſon voiſinage; nous travaillons en linge, & nous lui tricoterons des bas.

Cibere ſe mit à pleurer, en voyant la joie de cette bonne fille. Hélas! diſoit-il tout bas,

elle va être bien étonnée; & baiſſant les yeux, il n'avoit pas la force de leur parler.



CHAPITRE VI.

HYLAIRE dans ce moment même entroit dans la cour. André le ſavetier, ſon ancien ami, le voit, le reconnoît, & lui ſaute au col; mais s'appercevant qu'il a perdu la vue, ah, mon pauvre ami, s'écrie-t-il, ne ſuis-je donc devenu ſi vieux, que pour vous voir au rang des quinze-vingts. Hylaire reconnoît ſon vieil ami qui le ſerre dans ſes bras; il le conſole, & le prie de le conduire à la chambre de ſa femme & de ſa fille.

PARADOXE, au premier coup d'œil, perd connoiſſance, &

tombe à la renverſe. Antoinette, à qui la fiévre n'avoit laiſſé que la peau & les os, eſt ſaiſie tout-à-coup d'un tranſport au cerveau; elle ſaute avec fureur au bas de ſon lit, & s'arrachant des bras de Cibere, & d'une voiſine qui la gardoit, elle veut ſe précipiter par la fenêtre. Paradoxe reprend connoiſſance, & s'empare d'elle; ah, ma mere, diſoit-elle! ah, ma mere, prenez pitié de moi! Je veux me tuer, s'écrioit cette femme égarée; je ne vivois que pour venger mon mari, en mangeant le cœur des monſtres qui l'ont perſécuté: le Roi l'a bien payé. Sans lui vingt fois ils auroient

eu les étrivieres ; son crime est d'avoir soutenu leur tyrannie : il en est puni, les Allemands sont vengés. Quelle barbarie ! quelle honte ! un cœur de lion, un brave à quatre poils ; ames de singes & de dogues.... O Ciel, tu punis les bons, tu fais prospérer les méchans !

ANTOINETTE, dans sa frénésie, tantôt s'arrachoit les cheveux, & s'égratignoit le visage, tantôt étendant ses bras agités de la fiévre, elle saisissoit la tête de son mari pour le baiser, & repoussant sa fille avec horreur, meurs, lui disoit-elle, les infâmes s'enrichissent, & les honnêtes gens sont à l'aumône.

Lorsque son accès fut calmé, elle tomba dans un accablement léthargique : ses violens efforts l'avoient totalement exténuée, & deux heures après, elle expira sans s'en appercevoir.

Quel tableau pour Cibere, un vieillard aveugle, une femme défunte, une fille dans la haute désolation, des larmes, des cris, des sanglots, & pour comble de malheur, point de meubles, point de linge, point de hardes ; ah, s'écria-t-il, un sage a dit que c'étoit ainsi que Dieu veut éprouver l'homme juste, pour que son courage l'éleve au-dessus de l'adversité.

Hylaire ne contraignit point ſa fille, & il ſe mit à pleurer lui-même; mais après s'être eſſuyé les yeux, il reprit ſon courage héroïque.

Paradoxe renfonçoit ſes larmes pour ne pas attendrir ſon pere, mais le vieillard, en l'embraſſant, ſe ſentoit tout mouillé. Tu t'affliges, lui dit-il, ma fille, de ce qui fait notre grandeur. Ta mere après avoir fait des étourderies qu'elle a expiées, eſt dans le ſéjour de la paix, & nous trouve plus à plaindre qu'elle. L'immobilité de ſon corps annonce le calme de ſon ame. Il ne faut qu'un ſouffle pour diſſiper tous les maux d'ici-

bas. La Cour, la Ville ont disparu aux yeux de ta mere & du sein de Dieu, le monde entier lui paroît un point zénonique; voilà ce qui nous console, dit-elle, & je voudrois bien en avoir la force; la misere ne me faisoit pas peur; mais voir ma mere crever de dépit; vous voir, mon pere dans le cruel état où les hommes vous ont mis; ma fille dit le Bon-homme, en me crevant les yeux, ils n'ont fait que prévenir la vieillesse ou la mort, & quant au bien tu en aurois fait mauvais usage si tu ne sais pas t'en passer. Ah! reprit-elle, je ne m'en soucie guére; ne te chagrine donc de rien, lui dit son pere;

& il lui essuya ses yeux avec son mouchoir.

HYLAIRE apprit qu'un jeune inconnu demandoit à lui parler ; il le fit entrer, & lui demanda ce qu'il vouloit ; reconnoissez-moi, lui dit Cibere. Ce n'est pas le moment de vous consoler ; je partage votre douleur & je voudrois l'adoucir. Jusques-là je n'ai qu'à pleurer avec vous.

LA Charité de la Paroisse vint chercher le corps d'Antoinette pour l'enterrer, & Hylaire se fit donner le bras par sa fille, pour assister contre l'usage à la cérémonie.

Il avoit l'air attendri ; mais il ne ſanglotoit pas comme un enfant. Il marchoit la tête levée & préſentoit un front courageux.

CIBERE fut auſſi à l'enterrement & il fut pénétré des regrets que Paradoxe donnoit à ſa mere.

HYLAIRE alors s'adreſſant à lui : brave jeune homme, lui dit il, je vois que c'eſt vous qui m'avez recommandé en route. Dites-moi qui vous êtes, & par où j'ai mérité que vous me priſſiez en amitié. Je m'appelle Cibere, dit le jeune homme. J'ai été au Régiment de

Champagne, & au siége de Mons. Je suis un de ces étourdis que vous avez fait taire dans un Cabaret à la Villette. J'avois la fureur de vous demander pardon ; mais j'ai encore une plus grande grace à exiger de vous. Malheureusement je suis un peu riche, si vous voulez ce sera un bonheur pour moi. J'ai une petite maison au Gros-Caillou, mon ambition seroit d'y loger un honnête homme comme vous. Il suffit d'aimer son pays pour partager votre disgrace ; je desire devenir votre ami intime, & apprendre de vous à me bien gouverner. Vous me faites honneur, dit Hylaire ; mais à pré-

ſent j'ai beſoin d'être ſeul ; pour l'avenir, j'accepte votre propoſition. Je vais aux Invalides, & & nous pourrons vivre en bons voiſins. J'aime la jeuneſſe. C'eſt un âge heureux où l'on eſt ſuſceptible d'avoir de l'élévation. Si vous venez me voir, je converſerai volontiers avec vous ; car j'aime à cauſer.

Si mon entretien vous plaît, dit Cibere, pourquoi ne pas venir tout d'un coup loger chez moi. Je donnerai l'exemple aux autres pour vous bien recevoir ; & mes ayeux s'applaudiront dans l'autre monde, de voir leur maiſon occupée par un homme vénérable.

Jeune homme, dit Hylaire, vous avez bon cœur ; mais à mon âge il ne faut point faire d'imprudence. Dites-moi ce que fait votre pere, & ce qu'il veut faire de vous. Je suis, dit-il, d'une famille originaire de Fontainebleau. Le Grand Manſart nous fit venir pour être Jardiniers à Verſailles, & nous y avons fait une petite fortune. Mon pere a ſervi ſous le fameux le Nautre qui en faiſoit cas ; mais, ſous ſon ſucceſſeur, on lui fit des paſſedroits dont il ſe piqua ; il s'en eſt repenti depuis ; mais il voudroit trouver à me placer mieux encore qu'il n'étoit.

Il ſuffit, dit Hylaire, je ne veux pas vous empêcher de faire votre chemin. Vous êtes généreux & je ne veux pas vous aſſocier à ma miſere. On oublie ſouvent un coupable; mais l'on hait un innocent qu'on a ſacrifié. Son nom eſt un reproche & ſon exiſtence perpétue le remord.

Je juſtifierai ma conduite & la vôtre, dit le jeune homme. Mon parrain, Capitaine des Fermes, a pu donner à gauche; mais je le remettrai ſur la droite.

Le mal eſt fait, dit Hylaire, qu'il l'oublie pour ſon repos.

Eh bien, insista Cibere, soyez encore plus noble, épargnez-lui le reproche de vous avoir retenu en prison. L'état misérable où je vous vois est un spectacle déshonorant pour tous ceux qui ont contribué à vous y mettre, & doit dégoûter bien des jeunes gens du Service.

Ceux qui s'en dégoûteront, répondit Hylaire, ne me ressembleront pas. Au reste, je crois comme vous, qu'un aveugle peut faire pitié; aussi je veux me cacher, & je n'ai tenu tête à vos camarades, que par impatience contre leur étourderie. Adieu, cela ne m'arrivera

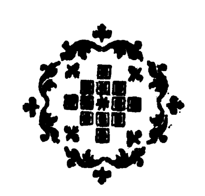
plus, & je vais m'enterrer dans mon asyle. Votre parrain Granvaurien ne sait peut-être pas qu'une troupe de Contrebandiers doivent incessamment passer la Somme, à quatre lieues d'Amiens; ne négligez pas de le lui apprendre. Cet avis m'est parvenu secrétement & de bonne part.

Le jeune homme se retira très-affligé d'avoir manqué son coup. Et il dit à Granvaurien ce qu'Hylaire lui avoit appris. On donna des ordres; & quelques jours après, on apprit que les Contrebandiers avoient été dissipés.

A préſent, dit Cibere au Capitaine ; nous pouvons librement aller entendre le pere Hylaire qui ſermonne auſſi-bien qu'un des meilleurs Prédicateurs. Je lui dirai que vous êtes mon oncle, que vous avez été Maître d'hôtel ; & que préſentement vous vivez en Bourgeois. Alors vous l'entretiendrez dans l'erreur.

Hylaire, pour ne point abandonner ſa fille, prit avant d'entrer aux Invalides une petite chambre à Vaugirard. Elle fut charmée de ſe voir à portée de ſecourir ſon pere, & ſe propoſa de travailler, pour vivre, du métier de blanchiſſeuſe. Ce

fut chez elle où le Capitaine-Général se dérobant de son escorte, alla avec son filleul le voir le lendemain.



CHAPITRE VII.

VOILA la demeure de ce brave Soldat, dit le Capitaine en entrant dans une allée assez longue. Hylaire vint au-devant d'eux, & le Capitaine en le voyant eut du regret de ce qui s'étoit passé ; en le trouvant si changé, il fit un cri & mit la main sur ses yeux. Qui est-ce qui a crié si fort, dit Hylaire. C'est, répondit le jeune homme, mon oncle à qui vous faites compassion. Où est-il, dit Hylaire, qu'il approche & que je l'embrasse ; car son neveu est honnête homme. Ils s'embras-

ſerent & ſe ſerrerent ſi fort qu'Hylaire penſa être étouffé. Modérez-vous, dit l'Aveugle, je ne ſuis peut être pas ſi malheureux que vous le croyez. Parlons de vous & de votre neveu. Oui, dit le Capitaine en mots coupés; ſi vous voulez permettre qu'il vienne à votre école. Je ne lui dirois, répliqua Hylaire, que ce que vous lui avez déja dit. Ce que je connois peut-être le moins, reprit Granvaurien; c'eſt le monde. J'ai tant d'occupations qu'il ne me reſte le temps de ſonger à rien : mais vous qui avez battu la calabre, vous pourrez lui être utile. S'il veut s'enrichir, dit Hylaire, je ſuis

un mauvais modèle ; mais s'il ſe contente d'être un bon vivant, je pourrai lui être utile. Il a de bonnes diſpoſitions , c'eſt le principal. Il eſt vrai , dit Granvaurien , qu'il eſt de bonne roche. Je ne dis pas qu'il ſoit Gentilhomme ; mais il a du mérite d'ailleurs. Savez-vous jeune homme , pourſuivit Hylaire , ce que c'eſt que la nobleſſe. C'eſt un prêt qu'on vous fait ſur le crédit de vos grands peres , en attendant que vous puiſſiez payer vous-même ; mais ſouvent , dit le Capitaine , le Débiteur fait banqueroute ; n'importe, dit le Vieillard , cela eſt aſſez bien inventé. Il fit alors une belle & grande diſ-

ſertation ſur les avantages & les abus de la nobleſſe ; il fronda l'ambition, & parla en Philoſophe ſenſé & inſtruit. Le Capitaine l'interrompit pour lui dire que ſon exemple étoit effrayant; non pas tant, reprit-il, quand on l'examine au fond ; & il enfila un beau diſcours ſur la viciſſitude des choſes humaines, & ſur les paſſions qui troubloient l'ordre de la ſociété. Tout revient au même au bout de l'année, dit-il, vous me voyez pauvre & aveugle ; mais j'ai ſervi avec diſtinction, & vous voudriez que votre neveu marchât ſur mes traces, & il me porte peut-être envie. Aſſurément, s'écria Cibere ; mais c'eſt

bien moins, reprit l'oncle, aux ſuccès que vous avez eus, qu'au courage qui vous fait dompter l'infortune. Delà il fit une paraphraſe ſur le courage & ſur l'emploi qu'on en devoit faire. Dans mes premieres campagnes, ajouta-t-il, j'ai fait des étourderies, je me ſuis battu à tort & à travers; j'ai été frotté, j'en ſuis fâché; mais la volonté doit être indépendante de l'opinion; il faut aller toujours ſon train devant ſoi, & faire marcher la vertu avant la fortune.

Ils paſſerent delà à l'Etat des Officiers principaux, dont Hylaire déplora le malheur &

l'aveuglement. Ah, dit Granvaurien, laiſſez faire mon neveu. Je vous parle à cœur ouvert, dit Hylaire; mais motus, ne parlez jamais de ce que je vous dis: Pourquoi, demanda le Capitaine, pour ne faire de peine à perſonne, répliqua Hylaire. Il ſeroit long & difficile de rapporter exactement tout ce qu'ils ſe dirent réciproquement. Ils ſe quitterent; mais ils convinrent de ſe voir, & pour prévenir la monotonie & l'uniformité; il fut arrêté qu'ils ſe trouveroient tantôt chez Hylaire, tantôt au moulin de Javelle, à Iſſi, à Meudon ou à Vanvres, ſuivant que le temps ſeroit beau ou pluvieux.

GRANVAURIEN disoit en s'en allant, mon cher filleul, je suis honteux de n'avoir pás assez connu un si galant homme; mais on a surpris ma Religion, & j'ai été injuste malgré moi; d'autant plus qu'il m'avoit rendu service à l'armée.

PENDANT le jour, pendant la nuit il ne vit que l'image d'Hylaire qui le poursuivoit, & dès le soir même il eut la fureur de retourner pour renouveller son chagrin.

CHAPITRE VIII.

Hylaire ſe promenoit avec ſon guide dans la rue. Dès que le Capitaine l'apperçut, il deſcendit de cheval & l'aborda. J'étois-là, dit-il, à ruminer avec mon neveu ſur le danger des grandes places, & je ne concevois pas comment les hommes avoient pu s'en rapporter à un ſeul pour les gouverner. Croyez-vous, dit Hylaire, qu'une multitude aſſemblée ne ſe trompe pas auſſi? Plus il y a de monde, plus il y a de fous & de ſots; mais je ſuis bien plus étonné qu'un

ſeul ait été aſſez hardi pour ſe charger de la conduite des autres. Je ne vous entends pas, dit Cibere; pour m'entendre, dit le Bon-homme, entrons. Lorſqu'ils furent aſſis, mettez-vous, continua-t-il, à la place du troupeau & du Berger.

Quest-ce que nous riſquons, ont dit les moutons, de nous laiſſer conduire par un ſeul homme? il connoît les bons pâturages, & pour ſon propre intérêt il nous engraiſſera & nous menera bien. Ils ſont de bonne-foi, & ils n'ont pas ſongé que ce Berger auroit des chiens & des mâtins qui les mordroient aux feſſes. Ils n'ont pas prévu

qu'on leur tondroit la laine & qu'on les mangeroit. Ils comptoient bien qu'on les défendroit des loups ; mais ils ne croyoient pas que des Bouchers viendroient toutes les femaines, les choifir pour les mener à Sceaux ou à Poiffi, & qu'on enleveroit leurs petits à mefure, pour parer la vallée ou la boutique des Rôtiffeurs.

Mais c'eft celui à qui le premier troupeau a appartenu qui a dû avoir peur. J'aime mes brebis, a-t-il dit, je veux les engraiffer ; mais un Berger négligent ou infidéle, des loups affamés, des maladies épidémiques, des chiens emportés vont

me causer des inquiétudes qui troubleront le bonheur de ma vie.

Le vulgaire plein de vanité, ne voit dans la possession d'un troupeau, que la facilité de faire des matelats & de manger des éclanches; mais le propriétaire en sent avec amertume tous les inconvéniens. Il est toujours agité, & voudroit dormir aussi fermement que son Berger qui n'a qu'un droit précaire à la chose.

Mais, dit Cibere, il est maître de choisir le meilleur mouton pour son souper.

Ah, jeune homme, jeune homme, dit Hilaire! la facilité de manger du mouton, fait qu'on ne s'en foucie point. L'on veut des poulets, du gibier : la fatiété & l'habitude font qu'on donneroit une éclanche ou une épaule pour un cervelas. Vous m'avouerez pourtant, dit Cibere, qu'il y a des gens qui aiment le mouton, & qui en mangent toujours; d'autres préferent toujours la même chofe. Comme quoi, reprit le vieillard? mais, par exemple, le falé, dit le jeune homme, & lequel ... tout efpece de falé, mais, en premier lieu, celui de Nanterre. Fort bien, vous croyez donc que ce falé eft bon?

ah, quand on en a beaucoup mangé, peut-on rester à son aise? il altere, il échauffe, il porte dans le sang une saumure malfaisante. Je pardonne aux marins de s'en nourrir, mais à Paris, c'est une nourriture qui ne vaut pas le diable : j'en ai eu moi-même des rapports & des indigestions. Le cochon a toujours été réputé une nourriture mal saine, & c'est pourquoi Moïse & Mahomet, qui avoient de l'esprit, en ont interdit l'usage. Plus on en mange, plus on a soif : c'est un mets aussi dangereux que la vaine gloire dont bien des gens se repaissent. Elle donne des vents, & l'on n'est jamais rassasié ; l'on

eſt dévoré d'une envie de boire adurante, & la pepie vous mene au cimetiere, pour n'occuper que quatre pieds de terre : cela m'a fait pitié plus d'une fois.

Est-ce Hylaire que j'entends, dit le jeune homme? Oui, mon ami, reprit le vieillard, Hylaire ſait mieux qu'un autre que la ſobriété eſt une vertu rare & utile; & tout de ſuite, il lui fit un ſermon ſur l'avantage de manger peu, & de ne manger que des choſes ſaines : mais demandez à votre oncle s'il eſt aiſé de ſe contenir à une bonne table. Il eſt poſſible, dit l'autre vieillard, de ſe ménager de façon qu'on ne paſſe

ni pour un parasite, ni pour un gourmand. Quelques femmes, quelques Financiers, dit Hylaire, ont trouvé le secret de passer pour plus friands qu'affamés; mais on ne leur a pas moins réproché de n'aimer que des drogues ; des convives obligeans, des médecins gagés les félicitoient sur leur régime ; mais, au fond, ils ne se nourrissoient pas moins de ragoûts, de jus & d'ingrédiens, qui, en échauffant leur sang, l'appauvrissoient. Je suis, par exemple, fâché, quand je songe que le Capitaine-Général, à qui je devrois en vouloir, mais à qui je n'en veux pas, aime immodérément le cochon de lait, &

que quelque jour il en crevera comme un vieux mousquet. Ils continuerent une longue dissertation sur le danger des Cuisiniers, des Rotisseurs, des Patissiers, sur la salubrité des drogues qui nous viennent de l'Asie & de l'Amérique, sur l'emploi qu'en faisoit la pharmacie, sur les inconvéniens de la bonne chere, & sur la salubrité de la diete.

Vous me faites peur, dit Cibere, & le premier conseil que je donnerois à mon ami, s'il tenoit une bonne table, ce seroit de ne faire qu'un repas. Un repas, dit Hylaire! vous êtes trop sage pour conseiller à

votre ami de renoncer aux agrémens de la table : il faut figurer. Ne cachez point à votre ami qu'il se crevera, s'il mange trop, mais persuadez-lui en même temps qu'il faut représenter, & se livrer modérément aux charmes de la société. Que lui en reviendra-t-il, dit le jeune homme? S'il ne s'engouffre point, dit le vieillard, s'il n'est ivrogne ni crapuleux, il rassemblera bonne compagnie, il s'ornera l'esprit, & il s'acquerra des amis aimables. Un homme riche & généreux calcule sans chicaner avec son Maître d'Hôtel; vivons noblement, dit-il, & rassemblons compagnie honnête & sortable. Vous êtes agi-

té, mon cher Cibere, & je crains que vous n'ayez le friſſon. Ah, ſoyez sûr que le plaiſir de donner à manger eſt une jouiſſance ! elle n'eſt pas ſans mêlange. Il s'introduit néceſſairement chez vous des fats, des ennuyeux, des cauſtiques qui vous ſatyriſent en ſortant; mais il n'importe, le Maître eſt intérieurement ſatisfait de lui, s'il a bien fait les honneurs de ſa maiſon : annoncez donc à votre ami qu'il eſt plus ſage de faire deux petits repas égaux, mais il faut l'y diſpoſer peu à peu, & je vous en apprendrai demain les moyens.

Il fait de moi tout ce qu'il veut, dit Cibere à ſon parrain;

il rétrecit mon ame, il l'agrandit, il l'allonge. Il excorie la mienne, dit le Capitaine, & après un gros soupir, il se tut. Il rentra chez lui de fort mauvaise humeur, gronda sa femme & ses domestiques, & le lendemain ayant annoncé qu'il avoit une capture à faire, il se rendit mystérieusement dans le parc d'Issy; il y trouva Cibere & son instituteur, à qui ils avoient donné rendez-vous. Cibere le somma de continuer sa leçon, & il reprit la parole.

CHAPITRE IX.

L'on demande ſi l'on peut aimer la vertu pour elle-même. C'eſt un grand effort, car ſouvent on l'aime par intérêt; mais ne vous en humiliez pas, l'intérêt de la vertu & celui de l'amitié peuvent s'épurer.

D'abord on s'aime, parce qu'on ſe convient. Quand on ſe voit davantage, l'on connoît ſes défauts, mais la premiere impreſſion reſte, & l'habitude acheve ce que le ſentiment a commencé. Il en eſt de même de la vertu, il faut qu'elle nous prévienne au premier abord,

car on s'aime encore plus qu'elle. Commencez donc par étudier ce qui plaît le plus à votre ami : ce ſera ſans doute d'obtenir des richeſſes & des honneurs ; eh bien, répondez-lui qu'avec de la vertu on acquiert ces tréſors.

Un ſecret que l'on cache aux enfans gâtés, & qu'un homme bien élevé doit ſavoir, c'eſt que celui qui n'en fait jamais qu'à ſa tête, s'expoſe à faire bien des ſotiſes. La loi eſt le concours de toutes les volontés réunies en une ſeule, & un volontaire eſt un individu qui fait bande à part ; il veut qu'on lui obéiſſe, il lui faut des eſclaves, il peſte,

il jure, il crie, il plaide ſes parens, il bat ſes domeſtiques, il met la cave au grenier; mais il s'applaudit en vain, ſi les gens qui le ſervent ne trouvent pas leur profit avec lui; s'ils n'ont pas l'occaſion de le piller, ils le quittent, le déchirent, le décréditent, & ſa maiſon a mauvaiſe réputation.

Un bon Maître n'eſt pas un tyran, il exige qu'on le ſerve avec ſageſſe; mais un libertin, un mauvais ſujet, permet beaucoup de licences à ſes gens, & il les diſſimule, de peur qu'ils ne le quittent, & qu'il n'ait de la peine à en trouver d'autres.

Mais quand le Maître & les domeſtiques prennent la raiſon pour guide, tout le monde a intérêt à ce que l'ordre ſubſiſte, & à ce que les fripons ſoient congédiés. L'autorité du chef en impoſe & décide, & comme il ne gronde pas mal-à-propos, on le ſert par zele. Si la juſtice eſt la baſe du pouvoir, la reconnoiſſance en eſt l'ame & le prix : le ſerviteur qui ſert avec attachement & fidélité, ſe feroit immoler pour ſon Maître.

Je me ſens, dit Cibere, pénétré de vos leçons judicieuſes, & je voudrois les inculquer aux autres. Vous voyez donc bien, reprit le vieux philoſophe, que

la bonté eſt le titre le plus abſolu pour ſe faire aimer. Je vois, repliqua Cibere, que la raiſon eſt une bonne choſe. Elle a ſon avantage, dit Hylaire. Blaiſe Fagot n'étoit qu'un payſand'Auteuil. Il avoit fait fortune dans les Aides, & ſa maiſon étoit des plus réglées; ce n'étoit pas qu'il eût de l'eſprit, mais c'étoit un bon homme. Si j'étois riche, je voudrois faire comme lui: trop de fineſſe à ſes dangers, & les gens ſubtils ſont ceux dont on ſe défie, & que l'on hait.

Vous avez vu qu'il faut à l'homme peu de choſe pour vivre, & que le faſte eſt un en-

fant de la fantaiſie & de la vanité; mais tandis qu'un homme veut être ſimple & modéré, tous ceux qui vivent autour de lui le preſſent de devenir dépenſier. Ils lui perſuadent d'acheter des chevaux, des carroſſes, de tenir table ouverte; mais plus il dépenſe au dehors, plus il devient ménager dans ſon intérieur, plus il s'induſtrie pour gagner, plus il ſe fait d'ennemis, en foulant le monde. Si la raiſon l'éclaire, il voit qu'il n'auroit pas eu beſoin d'exercer des exactions, dans le cas où il auroit été toujours modeſte, & il en conclut qu'il vaut mieux faire le bien de ceux qui nous environnent, que de

jetter tout par la fenêtre. Voilà, mes amis, les vérités qu'il faut dire aux gens riches; ils les reçoivent souvent mal, parce que des Intendans, des valets de chambre sont intéressés à perpétuer leurs caprices, & les servent bassement; mais quand une fois ils ont goûté les conseils d'économie, ils vont quelquefois si loin, qu'on voudroit alors les arrêter.

On incline vers le bien par instinct, & desirer d'être utile, c'est desirer de s'instruire. Or, la vérité que doit chercher un Maître de maison, est la connoissance de ceux qui l'habitent, afin que chacun fasse son de-

voir, dans la ſubordination convenable. Il doit ſavoir les fonctions que chaque ſujet a à remplir, connoître les caracteres, le fond du naturel, les habitudes, la force ou la foibleſſe des uns & des autres, s'éclaircir, ſans curioſité, de ceux qui ſont débauchés, ivrognes ou querelleurs, écarter les flatteurs, fermer l'oreille aux rapports indiſcrets, donner accès aux avis ſalutaires, protéger les bons, chaſſer les méchans, & gouverner ſans dureté ni foibleſſe : voilà ce qui s'appelle être entendu & juſte. Qu'il ſache auſſi conſerver ſa liberté, & qu'il s'en défie. Ce ſont ces nuances différentes qu'il faut lui faire en-

visager. C'est ce que je prétends faire, dit le jeune homme : à ces mots, ils se séparerent.

C'EST une chose étrange, dit Granvaurien, que les peres & les amis du peuple ne soient jamais bien ensemble. Le seul crime de ce Bon-homme est d'avoir bu avec des contrebandiers sur sa route, & c'est par-là qu'il a donné prise à la calomnie & à ma vivacité : au lieu de le mettre en prison, j'aurois bien mieux fait de trinquer avec lui.

LE hasard avoit attiré dans un bosquet voisin de celui où ils étoient, un Capucin de Meu-

don qui s'occupoit à compoſer un ſermon qu'il devoit prononcer la huitaine ſuivante au Village de Seve. En écoutant la morale que débitoit Hylaire, oh, oh, dit-il, il me ſemble que ce que dit cet homme là, vaut mieux que ce que je fais, & tout de ſuite il ſe mit à copier ce qu'il entendoit réciter au vieux philoſophe. Il y trouva la matiere d'un excellent ſermon, & il le prêcha mot à mot quelques jours après, avec l'applaudiſſement univerſel de toute la Paroiſſe.

CHAPITRE X.

LE lendemain ils ſe trouverent au moulin de Javelle, & s'aſſirent ſur le bord de la riviere. Je ſuis heureux, diſoit Hylaire en lui-même, d'avoir trouvé des gens qui viennent ſe déſennuyer avec moi. J'aime à politiquer & je conçois qu'on cherche à faire du bien à proportion de ſes facultés.

VOUS aimez la bienfaiſance, dit Granvaurien, je l'aime auſſi; mais il faut prendre garde de ſe mettre à la mendicité en voulant ſoulager les autres. Ecoutez-moi, jeune homme,

dit

dit Hylaire en s'adressant à Cibere.

L'avantage d'un homme riche, c'est de pouvoir donner; mais il faut prendre garde de se laisser séduire. Tous ceux qui demandent ne se montrent que du beau côté & s'appliquent à cacher leur difformité. Ils font des complimens, des protestations & cherchent à soutirer l'argent d'un Seigneur, qui ne paye pas ses dettes & laisse mourir de faim de pauvres ouvriers.

Ses adulateurs ne lui font pas sentir leur misere, & il se persuade que tout le monde est

aussi opulent que lui, ou que tout le monde a dîné, lorsque son repas est fini. S'il savoit combien il rend malheureux une femme & de pauvres enfans. Il le sauroit, mon cher Cibere, s'il avoit un véritable ami. On lui diroit qu'au lieu de dissiper, il faut ménager pour satisfaire à la bienfaisance; qu'il faut payer ses dettes avant que de donner; & qu'il ne faut faire de gratifications qu'à propos, en connoissance de cause, & aux gens qui les méritent.

Vous êtes sévere sur la munificence, dit le jeune homme.

Je la renferme dans ses bornes, dit Hylaire. Je vois qu'on donne souvent au vice, ce qui ne devroit appartenir qu'à la vertu ; les talens agréables sont préférés aux talens utiles. L'on accorde aux graces amusantes le prix des qualités essentielles.

Il faut juger par soi-même du mérite de ceux qu'on veut récompenser, & ne pas croire qu'on confere les capacités, avec les dignités. L'on ne doit pas prendre un Marmiton pour son Maître d'Hôtel, ni un Joueur de violon pour son Intendant.

Cela seroit fou, dit Cibere,

mais il y a mille choses que tout le monde peut faire avec de l'esprit.

Il n'y en a point, reprit Hylaire, qui ne demande de l'application; il faut nourrir les talens sans les rassasier, de peur qu'ils n'étouffent. Et souvent l'on cultive le chiendent, pendant qu'on néglige les légumes nécessaires.

Vous supposez donc, dit Cibere, que la précipitation fait souvent de mauvais choix.

Ami, reprit le Philosophe, le hasard décideroit souvent mieux que la volonté. C'est la

brigue qui réussit ; & un bon sujet la dédaigne. Il n'est capable ni de souplesses, ni de tromperies. Il ne sait ni dissimuler, ni flatter, ni mentir. Un favori est un homme sur le compte duquel il y a beaucoup à se tromper.

Mais le favori d'un homme sage, dit Granvaurien, est toujours juste & éclairé.

Un homme sage, dit Hylaire, n'écoute exclusivement personne par préférence. Il a des amis, & consulte la raison. Notre Capitaine avoit dans son Lieutenant un ami estimable. Il fut pris à Ramilli, & l'on

fit dire au Capitaine qu'on l'enverroit en prison sur les confins de la Hongrie, s'il ne donnoit pas un état fidéle de nos forces.

Le Capitaine répondit comme tout bon François devoit, & comme auroit répondu le Lieutenant lui-même. Mais pour éviter les persécutions, il trouva le moyen de s'échapper, & il passa en Turquie.

Oui, je conçois, dit Cibere, qu'on doit sacrifier ses goûts particuliers au bien général ; mais on peut quelquefois avoir des prédilections.

Il n'y en a point d'indifférente, dit Hylaire. L'on débute

par l'affection, & l'on finit par la prévention aveugle. Quand c'est le goût particulier qui décide, chacun cherche à se l'attirer par des prévénances, par des bassesses, & de proche en proche tout le monde devient rampant.

L'HOMME courageux se dégoûte & s'éloigne, & l'on n'a plus à choisir que parmi du fretin. Dès que l'intrigue s'en mêle, les passions s'entrechoquent, & le discernement n'y connoît plus rien. La personnalité décide de tout; & le chef livré à l'incertitude ne cesse de douter que pour faire une bévue.

Il n'y a qu'à consulter les faits, dit Gibere. Les faits, reprit le Vieillard, sont souvent faux ou altérés. Le hasard communément les régle. Il détruit de sages mesures, & couronne par fois l'étourderie.

Je m'en suis apperçu aussi, dit Granvaurien, & je sais ce qu'il m'en a coûté.

Qui sait mieux que moi, ce que l'intrigue a fait pour armer contre moi les Commis des Fermes. L'on a envoyé sur ma route des mouches, des espions pour me faire boire, pour me tirer les vers du nez. L'on a visité mes poches; l'on s'est saisi

de mes papiers ; l'on a glissé furtivement de faux tabac dans mon sac ; l'on a fait de faux procès-verbaux ; & pendant qu'on s'amusoit à la moutarde, il entra à Péronne plus de trente ballots d'indienne & de tabac. Le relâchement de la discipline dans les Fermes, a empêché le Capitaine-Général d'être révoqué ; autrefois il auroit perdu son emploi pour n'avoir pris qu'un goujon. Je sortis de prison, & je fus encore suivi par onze Commis, qui prirent querelle & qui se battirent ensemble. Pendant ce temps-là un nouveau convoi de contreband de passa à Claie. Je fus obligé de m'associer avec des men-

dians, & j'eus bien de la peine à gagner la capitale.

Les Commis étoient enchantés, & ne doutoient pas qu'on ne m'arrêtât à la Barriere pour me mettre en prison à Paris. Ma réputation m'avoit fait des envieux dans le Régiment, & la calomnie avoit envoyé mon signalement à toutes les Brigades; mais il en coûta beaucoup à la Ferme, puisque pendant qu'on n'avoit les yeux que sur moi; les Contrebandiers de tous côtés réussirent à frauder des droits immenses. Voilà ce qu'ont opéré la fourberie & l'intrigue.

Ah ! s'écria le Capitaine, vous m'éclairez ſur toutes les injuſtices qu'on vous a faites. Granvaurien a été bien bête de s'en rapporter à vos ennemis.

Mon voiſin, dit Hylaire, vous ſavez que le Diable eſt bien malin. On ne ſéduit pas les gens en place, à viſage découvert; on s'inſinue ſourdement dans leur eſprit, & l'on dit du mal des abſens qui ne s'en méfient pas. Le mal ſe met dans un microſcope, & l'on anéantit le bien ; mais le plus grand mal, c'eſt que le fourbe s'éleve ſans le mériter, & de là naiſſent la licence & l'impunité. Voilà ce qui fait que la Fer-

me eſt mal ſervie par des Employés qui ne doivent leurs places qu'à la faveur.

C'EST ſans doute une foibleſſe, dit le Capitaine; mais peut-on faire autrement. On ſe rebute de lutter pendant trente ans, & de ſe voir forcer la main par des Protecteurs, par des Actrices qui veulent placer leurs parens; car enfin il ne faut pas flatter, tout dépérit par le laps du temps, & il en ſera de nous, comme de tous les gouvernemens qui nous ont précédé.

JE ne veux pas croire, dit Hylaire, à la fatalité de ces ré-

volutions. Cette idée entraîneroit le découragement ; il ne faut jamais désespérer du salut, ni de la conservation de la chose commune. Je sais qu'un Corps politique est sujet à l'assoupissement, aux convulsions, à la fiévre & même au transport au cerveau. Il est constipé, il est relâché ; mais aucun de ces accidens n'est mortel. On en a vu après les crises les plus violentes, reprendre un embonpoint plus fleuri, & acquérir plus de force. Leur décrépitude, n'est donc qu'une chimere, & avec du courage l'on doit toujours espérer. Votre régie est languissante : Eh ! bien cherchons les moyens de

la rendre plus active & plus utile. J'y consens, dit le Capitaine, remontons jusqu'à la source du mal, pour en connoître la vraie cause. Je le veux bien, dit Hylaire, nous en parlerons plus d'une fois. A ces mot, il se leva, & comme il étoit altéré d'avoir peroré pendant une si longue séance, il s'approcha de la riviere, & il y puisa de l'eau dans son chapeau, pour se rafraîchir.

CHAPITRE XI.

GRANVAURIEN revint avec impatience le lendemain, & il apporta son pain dans sa poche, pour perpétuer la leçon. Hylaire ne remonta qu'au dernier bail du tabac. Quel dommage, dit-il, qu'une machine aussi belle que la Ferme ne soit pas soutenue dans toute sa vigueur; on y a fait de bons établissemens, & l'on y gagnoit tout ce qu'on vouloit; l'on portoit & l'on donnoit de petites rappes pour inviter tout le monde à se bourer le nez d'une poudre âcre qu'on nommoit l'herbe nico-

tiane; mais depuis ce temps-là, l'on a si fort renchéri la denrée, que la consommation en a dû diminuer. Le contrebandier qui pour cinq sols de profits s'exposoit à être pris, s'y porte bien davantage, quand il a l'espoir de gagner vingt sols. La contrebande se fait par terre & par mer. Il faut armer des gardes sans nombre, il faut établir par-tout des Bureaux; ainsi les frais de régie se multiplient à l'infini, & diminuent considérablement les bénéfices. Ajoutez à cela qu'on a introduit dans les emplois tous gens qui ne sont pas animés de l'esprit de la chose. L'un y a placé son perruquier, son valet de cham-

bre, ſon créancier ; l'autre a vendu, trafiqué des places, s'y eſt réſervé des rétributions ; ainſi il ne faut plus s'étonner ſi le ſervice ſe fait mal, ſi les banqueroutes ſont fréquentes, & ſi perſonne ne s'intéreſſe à la choſe publique ; l'intérêt particulier regle la meſure des peines qu'on ſe donne. Colbert avoit monté les choſes ſur un bon pied, mais le crédit & la protection ont tout dénaturé.

Une régie eſt foible & malheureuſe, quand tout le monde veut être le maître ; mais il ne faudroit qu'un adminiſtrateur ferme & abſolu pour changer l'état des choſes. Deſmarets

étoit un homme intelligent, & il nous en faudroit un pareil dans des temps plus heureux. Les fraudes se succédent, la discipline se relâche. Oui, dit Granvaurien, tous les efforts de Furet, de Grippe-l'air, & les miens, se sont bornés à faire simplement prononcer quelques amendes : il faut bien se borner là.

Le moyen d'arrêter la contrebande, dit le vieillard, ce n'est pas d'outrer l'indulgence. Les fraudeurs sont alertes, & la négligence les enhardit ; le moyen de les contenir, c'est d'établir des commissions sans appel dans différentes parties du Royaume.

Que leur opposer encore, dit Granvaurien ? De bonnes brigades, & bien payées, reprit Hylaire ; de plus, tâchez de donner la denrée à bon compte au peuple, il s'attachera à vous, il s'intéressera à votre régie, & ne favorisera plus des brigands qu'il craint, & qui viennent souvent dans les maisons pour les piller, & les mettre à contribution. Je vous parlerai un peu de moi, jeune homme, ajouta-t-il, mais l'expérience m'y autorise.

J'ai été en station dans un Village en Flandres, & la compagnie où je servois se modélant sur mon exemple, observoit

une discipline si scrupuleuse, que les gens des environs vouloient venir s'établir avec nous. Ils nous apportoient leurs choux, leurs poulets; & faisoient des vœux pour que je demeurasse toujours avec eux. J'ai fait la même chose en Alsace, & je m'y suis fait adorer. Les housards en font autant. Ils ont aussi quelquefois d'honnêtes gens parmi eux. O Villes du Palatinat! quelle comparaison vous avez faite de ces Housards avec nous! J'ai vu en Westphalie violer, voler, égorger: je voulois m'y opposer, mais je n'étois pas le plus fort. On ne m'écoutoit pas; les Pandours, les Talpaches ont passé

dans les mêmes Villes, & ils s'y sont conduits avec toute la modération possible: voilà comme quoi nos ennemis se sont fait aimer dans toute l'Allemagne.

Mais ce qui les a servi encore mieux, c'est l'avidité & la fatuité de plusieurs de nos Officiers. Dès que j'eus quitté la Flandre, les Habitans du Village où j'étois, se donnerent à l'ennemi, pour se soustraire aux vexations de mes successeurs. Après la bataille d'Hoestet, j'avois persuadé aux Habitans d'un Village voisin, de favoriser notre parti; mais dès que j'eus le dos tourné, on leur prit jusqu'à leur chemise. Ils vou-

lurent se venger, & massacrerent plusieurs des nôtres, parce que l'oppression conduit à la révolte.

Il en est de même de l'intérieur. Des Commis des vivres insolens; des Commissaires des guerres affamés : voilà ce que j'ai vu.

Les Citoyens ont été accablés sous le poids des charges publiques, & ils ne se sont trouvés en état de faire leurs enfans ni Militaires, ni Prêtres. On ne leur a pas même permis de vendre leur bien, ni de se mettre en service. Mais si le peuple est excédé; qu'il n'en

accuſé que les tyrans ſubalternes qui pervertiſſent l'eſprit d'un Prince doux & équitable.

Les dépoſitaires de l'autorité la rendent aimable ou haïſſable. Ils ont ſouvent des fantaiſies, & les appellent la volonté du Prince. Ce ſont ſes vrais ennemis, puiſqu'ils l'expoſent au blâme public. Mon cher Cibere, ſi vous êtes jamais l'ami d'un homme en place, dites-lui de ne pas laiſſer tout aller ſous lui; car on le rend garant des maux, au lieu que s'il protege ſes inférieurs, ils lui donneront des bénédictions. Tout cela eſt beau dans la ſpéculation, dit Granvaurien, mais dans la pra-

tique, le détail devient immense, quand on veut tout voir & tout juger par soi-même.

Ces propos sont des billevesées, dit Hylaire; je vous montrerai demain qu'un pere de famille est maître de gouverner sa maison raisonnablement. Adieu mes amis, tout en jabottant, je me suis engagé insensiblement. Gouverner les maisons ou les Etats, c'est la folie de bien des gens, & j'en ai la manie comme un autre. C'est le délire général, dit Granvaurien; mais un sage peut s'en amuser.

Le Capitaine se retira tout étonné

étonné de ce qu'il venoit d'apprendre ; & le ſoir, il entendit dire dans le Bureau de la barriere de Vaugirard, que jamais la régie n'avoit été ſi bien adminiſtrée. Oui, tout le monde ſans doute eſt heureux, dit-il, parce que vous buvez, mangez, & ne faites pas grand'choſe. Les autres ne ſont comptés pour rien, & le cabaret eſt votre Royaume. Ils baiſſerent les yeux, & crurent que Cibere lui avoit donné de l'humeur. C'eſt, diſoient-ils, un jeune évaporé qui veut trancher du philoſophe. Ces gens-là ſont dangereux : il faut l'écarter de notre Bureau.

G



CHAPITRE XII.

Le lendemain, nos trois Causeurs se rassemblerent & s'assirent dans l'allée des Invalides.

Quoique ce ne soit pas mon métier, dit Hylaire, je saurois gouverner un Etat comme un autre, si je m'en mêlois. Le premier soin d'un Maître, c'est de retrancher le superflu, & de connoître ce qui peut être utile à sa famille. Cela n'est pas si aisé, dit Cibere. Pardonnez-moi, reprit le vieillard; chacun sent ses besoins, & peut connoître ceux des autres. Par exemple, si vous étiez Labou-

reur, que demanderiez-vous au Roi? Qu'il m'aſſurât, dit Cibere, le produit de ma récolte; & qu'après l'avoir payé, le reſte fût pour moi, ma femme & mes enfans, ſans que perſonne vînt me chicaner. Perſonne n'en demande davantage, dit Hylaire; & le Roi, qu'eſt-ce qu'il pourroit vous demander? Du reſpect pour ſa Perſonne, des ſecours pour ſon Etat, & de l'obéiſſance à ſes loix. Cela eſt ſimple & juſte, dit le philoſophe; & les Sujets, quels ſont leurs devoirs entre eux? De ne point ſe voler ni ſe déchirer, & d'avoir de la bonne foi, & la paix. C'eſt au mieux, dit le vieillard: il ne

faut pas des volumes de loix pour cela. On en a fait un fatras où le peuple n'entend rien, & qui n'eſt lu que par les Praticiens; mais chacun doit être ſon premier Juge : les loix ſont gênantes, & il ne faudroit qu'un Code populaire que chacun pût avoir dans ſa poche, comme un almanach.

L'AVARICE fait faire des loix abuſives qui donnent priſe ſur les biens. Le Prince doit donc d'abord éclairer la perception des impôts. Pour y parvenir, il faut, 1°. la ſimplifier. 2°. Il faut que la loi qui la fixe, ſoit préciſe. 3°. Qu'elle ſoit uniforme & aiſée. 4°. Que le pro-

duit ſoit appliqué à des biens réels & ſolides. Les ports de lettres, par exemple, ſe payent avec plaiſir : l'on n'a pas beſoin de citer un tas d'Edits ténébreux. Dès que le droit n'eſt pas arbitraire, on ne s'en plaint pas, & l'on voit tout d'un coup ce qu'on doit payer. Oh! dit Granvaurien, ſimplifier l'impôt, ce feroit le diminuer, & ſi les gens ne payoient point, ils deviendroient ivrognes & pareſſeux. O, juſte Ciel, s'écria Hylaire! Quoi, rend-on les gens intraitables, quand on les rend heureux? L'on ſait bien qu'ils ne doivent pas être arrogants; mais quand ils ſont ſans crime & ſans reproches, ils ne

doivent être ſoumis qu'aux loix & au Souverain : on les force à l'obéiſſance par les bienfaits, la reconnoiſſance & l'amour: alors on eſt ſûr d'eux, comme de ſes propres enfans. Je connois les hommes, c'eſt la miſere qui les aigrit; c'eſt de travailler pour le compte des autres. Il ne faut pas croire que les Petits, ne vivent que pour les Grands. Mais y a-t-il tant de gens qui admettent ce paradoxe, dit le Capitaine. On ne le croit pas au fond, dit Hylaire; car l'on ſent bien que l'on dépend de tout le monde; mais l'on cherche à en impoſer. Tâchez, mon cher Cibere, que votre ami n'ait pas ce ridi-

cule-là. Qu'il considere les hommes ; il verra qu'il y en a trois classes, des Laboureurs, des Ouvriers & des Soldats. Toutes les trois sont également utiles, & c'est ce qui fait l'économie d'un bon gouvernement.

Ces trois classes auroient tort de se mépriser entr'elles. Le Laboureur est le plus nécessaire, parce que nous avons besoin de vivre ; mais comme il n'expose pas sa vie, il n'est pas celui qu'on encourage le plus. Les arts de la premiere nécessité sont primés par ceux de la seconde ; mais il ne faut pas pour cela les dégrader.

Que votre ami, mon cher Cibere, regarde la terre comme notre nourrice commune. Ceux qui la cultivent doivent vivre les premiers de ſes bienfaits, & s'il en reſte, tant mieux pour les autres. S'ils étoient des eſclaves, ils ſe déplairoient; on les verroit déſerter, & ils ne voudroient pas faire des miſérables comme eux pour leur ſuccéder.

Il eſt vrai, dit le Capitaine, qu'on les a mis à l'étroit; mais il leur faut ſi peu de choſe pour vivre. Ils ſe contentent de manger du pain.

En vérité, mon voiſin, dit

Hylaire, vous parlez comme un Moine qui a ſa cuiſine fondée. Quand les Payſans ſe plaignent, c'eſt qu'ils n'ont pas le néceſſaire. Dans un Couvent, manquer du néceſſaire, c'eſt ne boire pas d'excellent vin, c'eſt avoir un mauvais cuiſinier ; mais dans les Villages, c'eſt n'avoir pas de pain à donner à ſon pere, à ſa femme & à ſes enfans; c'eſt manquer de quoi acheter des ſemences ; c'eſt ne pas pouvoir ſoutenir une année de ſtérilité ; c'eſt enfin n'avoir aucune reſſource contre l'infirmité & la vieilleſſe. Or je demande s'il ne feroit pas utile d'avoir des greniers publics & ſacrés pour les temps de calamité.

HÉLAS, dit le Capitaine, c'eſt dans les temps de diſette, qu'on a le plus beſoin de ſecours extraordinaires.

IL faut pour cela, reprit Hylaire, commencer par épuiſer le ſuperflu, & qu'on ne puiſſe ſauver le peuple qu'en le ruinant. Je n'ai jamais vu que deux ou trois cheres années. Mais ſavez-vous ce qui accable le pauvre, c'eſt de ſupporter le fardeau des gens riches & oiſifs. Si tout le monde payoit au prorata de ſes forces, le poids des dépenſes publiques en deviendroit plus léger pour tout le monde.

L'on fait ce que l'on peut, dit le Capitaine, pour établir cette égalité. N'a-t-on pas mis au carcan, des gens qui avoient prévariqué dans la levée des impositions.

Je sais, dit Hilaire, que les graces ne sont pas faites pour les petits Commis; mais punit-on les Receveurs, les Régisseurs; & de plus, à quoi cela serviroit-il, s'il n'est pas permis de se plaindre? Qu'il y ait moins de loix, & qu'on punisse ceux qui les violent.

De tous les temps, dit le Capitaine, tout le monde a droit de se plaindre & l'on en use.

Oui, dit Hylaire; mais il faut être autorisé pour se plaindre en forme. Une Communauté ne peut ni s'assembler, ni agir sans une permission expresse: or l'autorisation sera refusée, par celui contre qui on voudra porter des plaintes. La somme de l'impôt est déterminée, mais si la répartition n'est pas juste, un Paysan ira-t-il pour trente sols, à la Cour des Aydes ou au Conseil. L'on a voulu établir des régles à cet égard; mais malgré les précautions, il subsiste encore quantité d'abus.

Que feriez-vous, dit le Capitaine; j'écouterois, reprit Hy-

laire, le cri du pauvre; & le riche auroit peur.

Il y avoit autrefois un usage, que je ne serois pas fâché de voir renaître. On tenoit les grands jours dans les Provinces; & quand des Juges, renommés pour leurs lumieres & leur probité, arrivoient dans le pays, l'on voyoit trembler les Baillis, les Prévôts, les Subdélégués & toute la Hiérarchie subalterne. Chacun s'empressoit d'aborder les Commissaires, & ils apprenoient tous les griefs de la Province. La vérité ne se sauve pas toujours devant un Grand qui l'aime & qui la cherche. Il ne faut écouter ni

les féditieux, ni les brouillons, ni les commeres; mais il y auroit bien moins d'abus, fi tous les ans l'on s'informoit des injuftices qui fe commettent pour les punir.

De toutes les conditions, une de celles qui eft le plus fujette à caution, eft celle de Commis aux Fermes. Qu'on y établiffe une difcipline févére, conformément aux Ordonnances; & quelques exemples, comme le Capitaine-Général de la Champagne en a fait faire un, contiendront les plus entreprenans.

Qu'a donc fait ce Capitaine, dit Granvaurien? Le voici, ré-

prit Hylaire. C'eſt le plus beau moment de ſa vie.

Cinq ou ſix Commis aux Fermes * avoient aſſommé à coups de bâton & d'épée, un Fermier du côté de Château-Thierri. Il envoya ſur les lieux un Contrôleur ambulant plein d'équité, avec charge de lui faire un fidéle rapport de ce qu'il apprendroit. Le Contrôleur y mit toute la dignité convenable. Il fit aſſembler la Paroiſſe au ſon de la cloche; monté ſur le Calvaire qui étoit dans la place, il entendit le rapport de tous les habitans, & il envoya une relation fidéle au Capitaine qui obtint un ordre

en vertu duquel les coupables furent enfermés un an à Bicêtre, au pain & à l'eau. Ces circonſtances exigent de la fermeté; mais, par malheur, elle eſt devenue plus rare, depuis que tout le monde a pris à tâche de déclamer contre la Ferme Générale.

Est-ce que vous prétendez la plaindre, dit Cibere? Non, repliqua Hylaire; mais je crois que c'eſt un établiſſement utile, toutes les fois qu'il ſera adminiſtré avec intelligence, déſintéreſſement & équité. L'on a voulu autrefois établir une régie; mais l'on a trouvé que les choſes tomboient dans une con-

fusion, qui n'étoit avantageuse ni au Souverain, ni à l'Etat; mais l'on pouvoit conserver les sous-Fermiers, dont bien des gens regrettent la suppression. C'étoit une pépiniere d'hommes exercés dans la Finance. L'on en tiroit les Receveurs, les Fermiers-Généraux. Aujourd'hui si l'on a besoin d'un bon Financier; où s'est-il formé? est-ce dans les emplois bornés de la Province? C'est sur un grand théatre que le génie & les talens se développentc 'est dans la capitale qu'on se distingue & qu'on acquiert du crédit; mais aujoud'hui tout s'accorde à la brigue, à la faveur;

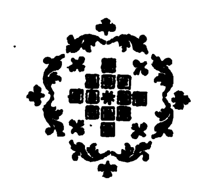
& voilà comme les maux s'accumulent.

Que voulez-vous ; dit Granvaurien ? quand tous les hommes sont égaux en biens, en savoir ; il est indifférent de choisir l'un ou l'autre.

Non, dit Hylaire ; il y a des gens plus instruits les uns que les autres, & s'il en manque, il faut s'employer à les instruire ; adieu, je vous consolerai demain ; car il est doux de savoir que la volonté d'un seul homme suffit pour remédier à tout.

Ce vieux Moraliste s'imagine, dit le Capitaine, qu'il ne

tient qu'à nous de connoître les hommes, tandis qu'ils ne ſongent qu'à ſe déguiſer. Ce qui me paſſe, reprit Cibere, c'eſt qu'il veuille que vous les faſſiez à votre fantaiſie; comme ſi vous diſpoſiez de la nature. Cependant il eſt ſage, il eſt vieux, il eſt expérimenté; ainſi il mérite que nous l'écoutions encore.



CHAPITRE XIII.

Le lendemain, ils rencontrerent Hylaire qui se promenoit dans un marais, & qui causoit avec le propriétaire; un moment plutôt, leur dit-il, vous auriez pris une bonne leçon d'administration; car les hommes se gouvernent comme des choux, & ce vieux cultivateur en raisonne aussi-bien qu'un homme de loi. Ils se promenerent, & Cibere leur proposa les raisons qu'il avoit pour craindre de se blouser dans ses réflexions.

Celui, leur dit-il, qui ne vit dans ſa maiſon qu'avec ſes domeſtiques, ne connoît pas le monde; mais s'il va dans les promenades ou dans les cafés, il apprendra des nouvelles. Il ſaura ce qu'on penſe ſur le compte des gens. Pour bien régler ſa maiſon, il ſuffit d'avoir un bon conſeil; on choiſira de bons domeſtiques. Notre Lieutenant n'avoit qu'un ſeul laquais, & il étoit ſervi au mieux.

Or il eſt des ſignes certains auxquels on peut s'arrêter pour choiſir un bon Maître d'Hôtel, & de bons Serviteurs; l'activité, le goût, le zele, l'exactitu-

de ; voilà les qualités qu'il faut chercher.

Par exemple, si j'avois une maison, celui qui viendroit me dire du mal de tous ses camarades, perdroit pour toujours ma confiance. Tous les hommes se démasquent par un coin, & s'il y en a quelqu'un qui se tienne exactement boutonné, en le suivant de près, en le faisant boire, un surveillant attentif verra transpirer son caractere.

Mais pensez-vous, dit Granvaurien, qu'il lui faut beaucoup de bons sujets, s'il veut être

toujours servi à point nommé, & où les trouve-t-on?

DANS la nature, reprit Hylaire, & pour la diriger, il faut donner bon exemple, & établir l'ordre chez soi.

C'EST beaucoup, dit le Capitaine; mais un Maître ne peut pas veiller sur les mœurs de ses gens, & quand elles sont mauvaises, que fera-t-il?

LE Maraicher va vous l'apprendre, dit Hylaire, & il l'appella. Ecoutez, Tremblin, lui dit-il; quand il vient de mauvaises herbes parmi vos salades, que faites vous? Je les arra-

che, dit le Bon-homme. Pourquoi ne les coupez-vous pas? .. C'eſt qu'elles repouſſeroient, & ce feroit toujours à recommencer. Elles ſe nourriſſent par la racine, & c'eſt par-là qu'il faut les attaquer. Vous l'entendez, dit Hylaire. Dans vos maiſons vous retranchez les crimes; mais vous laiſſez ſubſiſter les vices, & c'eſt la racine qu'il faudroit extirper.

Or cela n'eſt point impoſſible; car tous les vices dérivent du même principe. Et c'eſt, demanda Cibere? c'eſt de l'intérêt, répondit le Vieillard. Il eſt le pere de l'ingratitude, de l'iniquité, de la friponnerie, & de

& de tous les crimes. Voilà une vilaine famille, dit Cibere. C'eſt lui, reprit Hylaire, qui nourrit encore la débauche, la diſſolution & qui fait tous les monſtres imaginables, avec l'oiſiveté qui eſt leur mere. C'eſt lui qui corrompt la maſſe du ſang de la ſociété par l'ambition, par la perfidie, par la baſſe envie contre les talens. Enfin c'eſt lui qui porte ſes eſclaves à vendre leur corps & leur ame au plus offrant & dernier enchériſſeur.

De là naiſſent la tyrannie, le luxe & l'avarice, qui, pour s'empiffrer, emploie l'oppreſſion. Il faut donc commencer

par terrasser le luxe. Hélas, dit Granvaurien; c'est attaquer une Hydre ou un Protée. D'ailleurs il a un côté favorable, & il y a tant de raisons pour & contre; que je n'ai pas encore bien démêlé dans ma tête, s'il est ou plus utile ou plus dangereux.

. . . .

Je conviens, dit Hylaire, que c'est un scélérat qui a fait de belles alliances, & qu'il faut ménager à cause de sa parenté; mais il faudroit du moins l'enfermer comme un fou. Ecoutez ce que j'ai vu. L'on dit que le luxe répand de l'argent dans les Villes; mais il est funeste à l'armée. Vendôme voyant en Italie les Espagnols se nourrir

d'ail, difoit : *ce font des puants ;* il devoit dire : *ils n'ont que faire de Cuifinier.* Le premier attribut d'un Guerrier eft d'être courageux, & le fecond d'être fobre. C'eft une ridiculité que de vouloir vivre en guerre comme en paix. Une armée fobre marche légérement, une armée travaillée de fa digeftion eft péfante & énervée. Elle a du courage fans force, & il fuffit de la fatiguer pour la vaincre. La table invite au fommeil, & l'ennemi qui ne dort pas a de l'avantage pour faire des furprifes. Les gens qui font accoutumés à beaucoup manger redoutent plus la famine, que ceux qui favent refter fur leur appétit.

Mais outre le corps, le luxe dégrade l'ame. Un homme riche excite l'émulation dans un camp, & l'on se ruine pour se mettre à côté de lui. On donne tout à la richesse, tandis qu'on méprise la vertu pauvre & désintéressée ; ainsi voilà ce qui fait que tout est perdu.

Je sais, dit Cibere, que vous aviez banni le faste de votre Compagnie ; comment aviez-vous fait ? aisément, dit Hylaire, je l'avois livré au mépris, & c'est un excellent reméde contre l'orgueil.

Je sus qu'un jeune Parisien avoit apporté dans le Régiment

les modes de ſon pays. Il avoit un petit chapeau, des ſouliers plats, & vouloit prendre des bavaroiſes; je l'invitai à dîner, & devant ſes camarades, jeune homme, lui dis-je; nous faiſons mauvaiſe chere, & quelquefois nous ſommes encore plus mal: c'eſt le ſort des Soldats. Vous êtes trop délicat pour reſter avec nous longtemps, achetez votre congé. Il s'excuſa, & ſe défit de tous ſes petits airs. Cette leçon fut ſuffiſante: oui, ſans doute, dit le Vieillard; car je lui prêchois d'exemple, & l'on ſavoit que je n'étois pas tendre.

Vous dûtes exciter bien des

plaintes. Non, quand tout le monde eſt traité de même, il n'y a rien à dire. S'il eſt dur pour l'Officier de vivre comme le Soldat; les Soldats, qui ſont bien plus nombreux, ſont charmés de ſe voir au niveau de l'Officier. Mais les Officiers ont plus de crédit que les Soldats... Auſſi railloient-ils ma tempérance; ce que j'ai fait je le ferois encore; car grace à ma ſobriété, j'ai un aſſez bon tempérament, & mon ame ſe ſent de la force. C'eſt à cette force-là qu'on doit le déſintéreſſement qui eſt la ſource des vertus. Je demandois à un Hermite, pourquoi ſon chien étoit toujours gaillard & careſſant.

C'eſt, me dit-il, parce que je ne lui donne que du pain. Si je l'accoutumois à la viande, il me quitteroit pour en aller chercher dans la Ville voiſine; ſa réponſe me parut bonne & j'en conclus que l'on multiplioit les vices en multipliant les beſoins.

Tout cela eſt pratiquable à la campagne, dit Granvaurien; mais impoſſible à Paris. L'on y fait de groſſes fortunes, & l'on eſt le maître d'en jouir à ſa fantaiſie. On ſuppoſe qu'elles ſont légitimement acquiſes; & l'on ſe permet de les diſſiper. A la bonne-heure, dit Hylaire; Je vais plus loin, reprit le Ca-

pitaine. Si les richesses se trouvent amoncelées dans les mains d'une certaine classe d'hommes; il est bon qu'elles sortent du sein de l'oisiveté, pour faire subsister le travail & l'industrie. Je conviens de cela, dit le Bonhomme.

J'AJOUTE, poursuivit Granvaurien, que la Police ne peut pas sans trop d'exigeance, régler les modes, les repas, les ameublemens; le taux des filles & toutes les fantaisies. A Dieu ne plaise, dit le Vieillard, que j'invoque les loix pour s'en mêler; voilà donc, repliqua le Capitaine, le luxe protégé par tout ce qui est cher aux Citoyens,

J'ACCORDE tout, répondit le Vieillard, excepté le dernier point. Mais vous conviendrez, dit le Capitaine, que le luxe anime les arts, qu'il excite l'industrie, qu'il excite l'émulation; & qu'il bannit l'oisiveté, par l'aiguillon des jouissances.

JE conviens, dit Hylaire, qu'il est bon pour ceux qui en jouissent, & profitable pour ceux qui le nourrissent; ainsi il faut laisser cette branche de commerce libre. N'est-ce pas là ce que vous voulez!

JE veux plus, dit le Capitaine, je prétends que de proche en proche, son influence re-

monte jusqu'au Laboureur, qui vend plus cher & plus aisément le fruit de ses travaux.

C'EST ici, dit Hylaire, que l'apparence vous abuse; car ce qu'on rend au Laboureur, n'est qu'une restitution de ce qu'on lui a déja pris; souvenez-vous que le but de la société est de se rendre utiles les uns aux autres; leur travail commun est le droit de l'échange, où un fainéant qui en occupe mille pour ses besoins, pour ses goûts, pour ses plaisirs & qui ne fait rien pour les autres, est une plante vorace: quand il cesse d'exister, l'on ne s'en apperçoit qu'à la Vallée & à la Halle.

Il me paroît, dit Cibere, moins inutile que vous ne croyez, car s'il ne met pas dans la société son esprit, son industrie, il y met son appetit & son argent.

Eh, mon ami, reprit le vieillard, l'argent n'est qu'un signe pour exprimer la valeur, & il nous faut de la réalité, autrement c'est afficher sur des pieux d'or, qu'on a acquis le privilege d'être inutile.

L'opulence asservit donc tous les hommes, dit le jeune homme. Oui, mon ami, répondit le vieillard. Eh! pourquoi, reprit-il encore, y a-t-il

des hommes assez riches pour acheter des esclaves? parce que, repliqua le Bon-homme, chacun est le maître de son bien. Il est triste qu'il y ait des gens si opulens, mais il est bon que chacun, par son travail, puisse aspirer à le devenir ; d'ailleurs, il y en a de plus économes & de plus heureux les uns que les autres ; & c'est ce qui fait l'inégalité qu'on ne peut pas détruire.

Avouez, dit Granvaurien, que le luxe est bon à quelque chose, puisqu'il sert à détruire cette inégalité. Je l'avoue, dit Hylaire, & je consens que l'argent circule. Il ne faut ni l'en-

fouir, ni en prescrire l'usage; mais établissez l'opinion, & laissez-là agir, elle fera le reste sans qu'on s'en apperçoive.

Le Maître n'a qu'à vouloir; Il n'a qu'à accueillir par préférence ceux qui se montrent simples & économes; il n'a qu'à accorder ses caresses à ceux qui ont des mœurs pures & austeres, le faste & la frivolité se cacheront : la Cour donne le ton à la Ville. La frugalité de nos peres rameneroit le désintéressement, & les mœurs se rétabliroient. L'homme dégagé des liens de la cupidité, en deviendroit plus honnête; il aimeroit davantage sa patrie, la gloire

& ses devoirs. Un Souverain ne sait pas tout l'ascendant qu'il a sur les esprits & sur les goûts.

Mais, dit le Capitaine, est-ce que le plaisir de la jouissance n'est pas encore plus fort? L'on ne peut pas empêcher un homme riche de mettre les arts à contribution. Non, dit Hylaire; mais on peut couvrir de mepris la mollesse & l'oisiveté. On peut interdire le droit d'être publiquement insolent, vicieux & indécent. On peut attacher l'estime publique à la noblesse & à la modération, pour que l'orgueil n'humilie pas l'indigence. On peut accorder plus de distinction au mérite réel,

qu'à l'eſpece numéraire. Le luxe eſt la rocambole de l'orgueil. Détruiſez la vanité, & l'on fera un juſte emploi des richeſſes. Le luxe détruit la générоſité, & conduit à l'avarice. Si la repréſentation, qui a la vanité pour baſe, n'eſt plus miſe en honneur, l'on aura des paſſions plus nobles, & l'on travaillera à acquérir des vertus. L'honneur, dit Cibere, n'effacera jamais les richeſſes, leur luſtre éblouit les yeux du peuple.

Lequel des deux, à votre avis, a le plus honoré la France, du riche Enguerand de Marigny, ou du pauvre Bertrand Duguеſclin? Cibere ne fut que

répondre. Je vous parle, reprit Hylaire, du temps de la Chevalerie, où tous les Seigneurs mangeoient leurs légumes & leur gibier. Un Prince rassembloit ses braves vassaux armés de fer, & il étoit plus imposant que s'il eût été entouré de courtisans musqués, foibles & efféminés. Les gens qui veulent être honorés, sans mettre du mérite au jeu, se piquent de la pompe & de la magnificence; mais ce n'est qu'un habit rembouré qui cache une bosse. Quand la vertu se montre toute nue, on voit alors qu'elle est forte & bien faite; les gens contrefaits doivent se cacher auprès d'elle.

Un autre avantage de la simplicité, est de soulager l'Etat du poids des grandes récompenses. On arrête alors l'immensité des prétentions, & chacun est moins empressé d'assigner un prix à ses vertus, à ses talens, à ses lumieres. Il faut mettre en réserve des distinctions qui soient le gage de la reconnoissance du Souverain, & de l'estime publique. Le moyen de les faire rechercher, c'est de les accorder au seul mérite, & d'en écarter les sots, les vicieux, les libertins, les dissipateurs. Voilà la vraie économie qui doit être dirigée sans foiblesse par une volonté permanente. C'est alors que l'opi-

nion du ſupérieur, deviendra l'opinion publique, & que le caractere national prendra une autre conſiſtence.

Il me reſte une inquiétude, dit Cibere, ſi vous exilez la faveur, le luxe ou l'intrigue, la pédanterie pourra bien prendre leur place, & un jeune Prince... J'entends, vous avez peur qu'il ne s'ennuye; mais régner n'eſt pas un amuſement; cependant on peut y trouver des plaiſirs; par exemple, on lui dira que la récolte a été abondante en Champagne ou en Limouſin, il s'applaudira de voir des gens heureux. On lui apprendra qu'une veuve ou un

orphelin ont gagné un procès contre un chicaneur ; il en sera enchanté, comme s'il avoit remporté une victoire, mais quand on lui contera avec quel zele, quelle ardeur ses sujets auront combattu pour le soutien de ses droits & de sa gloire, il sera comblé d'aise. Le présent, l'avenir causeront son ravissement. Si ces jouissances ne le sauvent pas de l'ennui, il ira, comme Charlemagne, visiter les Provinces, donner des prix pour encourager l'agriculture, la population, & réprimer l'insolence des petits Tyrans qui vexent leurs vassaux ; l'on peut s'informer s'il y a du bled dans les campagnes, & du pain pour

les habitans de la Capitale. Au milieu de ces ſoins, l'on ne doit pas redouter l'ennui. De plus, un Prince ſenſible peut avoir des amis comme un autre. Les gens vertueux ſont auſſi amuſans que les crânes dévorés de remords : ils ont moins de tems pour ſe diſſiper, mais ils ſavent mieux l'employer, & une Cour heureuſe vaut bien une Cour brillante. Il n'y aura pas de foule, dit le Capitaine. Pourquoi, reprit Hylaire ? les freluquets, les libertins s'en éloigneront, mais les gens ſenſés y ſeront en quantité ; oui, en quantité, mon cher Cibere, & je fais honneur à l'humanité ; la bonne compagnie ſe cherche.

Comment voulez-vous qu'un jeune homme, à qui son pere n'a jamais vanté que l'argent, & l'abus qu'on en fait, ne prenne pas le change sur ce qu'il faut faire ou éviter, estimer ou mépriser? Eh, mes amis, les Xaintrailles, les Lahyre, les Bayards n'étoient-ils pas des hommes formés pour se nourrir de gloire? mais l'éducation exige des encouragemens. On diroit vainement aux peres de bien élever leurs enfans, si le vice avoit le droit de fouler la vertu aux pieds. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, apprécier toutes choses : l'ordre rétabli, la politique éclairée régiroit le monde à son gré.

POUR opérer des changemens utiles, donnez à la vertu les facilités de parvenir qu'on a attribuées au vice, & l'une prendra la place de l'autre. Voilà un beau rêve, dit Granvaurien. Je ne dors pas, reprit Hylaire, quand je prétends mener les hommes par l'amour-propre & par l'intérêt. Rappellez-vous les premiers temps de la Monarchie, l'on vivoit ſobrement, & l'on faiſoit moins de baſſeſſes & de ſotiſes pour acquérir de quoi dépenſer. L'habitude des commodités nous a corrompus; mais il y a encore des gens irréprochables : mettez-les à la tête de l'adminiſtration, tout reprendra vigueur, & nous de-

viendrons en tout genre le premier peuple de l'univers. Pendant qu'Hylaire haranguoit ainsi, Granvaurien admiroit en silence la fermeté de ce vieillard qui, oubliant le boire & le manger, triomphoit encore à la seule idée de voir sa patrie florissante. Qu'il est beau, dit-il, de s'intéresser si fort pour des ingrats! Mes amis, reprit le bon Aveugle, le plus beau jour de ma vie, seroit celui où l'on me diroit, on va te saigner des quatre membres, & l'effusion de ton sang fera le bonheur de tous les mortels.

A ces mots, Paradoxe vint l'inviter à faire collation dans

ſa petite chambre. Il y fut. Sa fille, avec des graces & de la nobleſſe, lui ſervit des pommes cuites & des pruneaux. Hylaire leur propoſa poliment de partager avec lui la fortune du pot; mais ils la trouverent ſi exigue, qu'ils ne jugerent pas à propos de s'en accommoder. Quoi, c'eſt là tout ce que vous prendrez aujourd'hui, dit Granvaurien ? Oui vraiment, dit Hylaire, c'eſt la collation qu'on ſert à tous les céſars qui ſont aux Invalides. Retirons-nous, dit Granvaurien à Cibere; cet homme-là eſt étonnant.

Il rentra chez lui, où ſa femme lui avoit préparé un bon

ſouper;

ſouper, mais il ne voulut pas manger, tant ſa tête étoit remplie d'Hylaire. Nous avons un fils, diſoit-il; il annonce des diſpoſitions, & ſi l'on pouvoit le remettre entre les mains d'un tel Précepteur, il deviendroit le plus grand ſujet de Paris. On pourroit l'acquérir & ſe l'attacher à bon marché. Sa femme étoit ménagere, & elle rejetta la propoſition, ſous prétexte qu'elle ne vouloit pas confier ſon fils à un Gouverneur en habit bleu, auquel il falloit donner auſſi une Gouvernante.



CHAPITRE XIV.

Je ne ſaurois plus me paſſer de lui, dit le lendemain le Capitaine à Cibere. Sa gaieté rappelle la mienne, & dès que je le quitte, je pile du noir. Je croyois hier qu'il m'avoit éclairé ; mais aujourd'hui je ne vois plus que du brouillard ; comment veut-il qu'avec les dépènſes qu'on eſt obligé de faire, on diminue les impôts. Laiſſez le faire, dit Cibere, il a penſé à tout ; & ils joignirent le Vieillard dans un Cabaret à Vaugirard.

Je ſavois bien, dit Hylaire,

que vous auriez encore des doutes ; mais écoutez-moi.

J'ai d'abord commencé par retrancher le luxe à la Cour ; bannissons-le à présent de la Ville. Que faisons-nous d'un tas de gueux qui étalent à nos yeux des tableaux dégoûtans, & qui dans leur oisiveté affament la ville, la campagne, & mettent les Fermiers à contribution ? Envoyez-les aux Isles, ils peupleront nos Colonies. La nécessité les y forcera de travailler pour se nourrir. Par-là, les Laboureurs seront soulagés, & ils ne craindront plus de voir incendier leurs fermes. La dépense la plus considérable est

celle de nos troupes; mais pour les entretenir au travail & les mettre à leur aise; qu'on emploie pendant la paix le secours de leurs bras, à faire des ponts & chaussées, à pratiquer des chemins. Une rétribution journaliere les encouragera; ils iront moins au Cabaret; & en ornant ce Royaume, ils procureront des commodités pour la vie.

Les Limousins, les Auvergnats accourrent en foule pour bâtir, pour faire des défrichemens; que l'on attire aussi des Flamands, des Allemands & l'on en fera de bons ouvriers, qui fertiliseront nos terres.

Il n'y a donc plus que les Officiers qui reçoivent une solde plus forte du Prince; mais l'amour de la gloire les guide plus que l'intérêt; & ils ne cherchent qu'à vivre, en acquérant de l'honneur & des distinctions.

Les hommes ne sont plus les mêmes, dit Granvaurien. Le fond n'est pas changé, reprit Hylaire. Voici un trait qui va vous prouver que les hommes ne valent que ce que l'on les fait valoir. En 1704, Landau étoit pris. Sans-Quartier, l'un de nos Sergens, s'étoit retranché dans un moulin où il étoit assiégé par des Cuirassiers & par la famine. Il manquoit de tout,

Poussé à bout, il dit à ses camarades, il faut mourir ou être pris ; mais ce n'est pas le tout de mourir, il faut mourir en gens d'honneur, & faire payer cher notre vie. Nous savons nous escrimer ; ainsi qu'on pleure notre mort, au lieu d'en rire ; il faudroit mourir tôt ou tard, un peu plus, un peu moins n'y fait rien ; mais vive la gloire.

Ses camarades lui jurerent qu'ils étoient prêts à le suivre. Ils ouvrent la porte du moulin & se présentent sur l'escalier, la bayonnette au bout du fusil. L'ennemi crut à leur mine qu'ils alloient fondre sur lui en

désespérés. Au lieu de les attendre, il les laissa passer en liberté, & leur souhaita un bon voyage.

Il y a encore en France 200000 hommes capables d'un pareil acte de vigueur, s'ils avoient un Sans-Quartier à leur tête. Tout n'est donc pas perdu; ignorez-vous à quel point l'honneur, l'argent & le brandevin multiplient les forces? Rappellez-vous ce qu'étoient autrefois Passi, Auteuil, Chaillot & les bords de la Seine! Il n'y avoit autrefois que dix maisons, il y en a 200 aujourd'hui; ainsi jugez de ce que peut un homme habile qui fait cir-

culer la richesse. L'Etat est ruiné, dit-on ; ne fait-on pas toujours des pâtés à Périgueux & à Amiens ! La Bourgogne ne produit-elle pas toujours du vin, & la Normandie ne rapporte-t-elle pas des pommes chaque année ! Mais la population diminue. Ah ! que les hommes trouvent de l'aisance dans un pays ; ils y accourront en foule, & pour lors je mettrai au jour mon projet, pour rendre l'Etat plus puissant que jamais. Quel est donc ce projet, demanda Granvaurien. Ecoutez, le voici, reprit Hylaire.

Nous allons porter la guerre

dans le pays étranger & les marches forcées nous excédent. Les maladies nous désolent, & nous n'agissons que foiblement dans des climats qui nous sont inconnus; or je voudrois que tout le monde devînt Soldat pour la défense des frontieres. Chaque Province formeroit son armée dont les Villages composeroient les cohortes, & dont les Villes feroient les légions; l'on conviendroit d'un lieu où tous les différens corps se rallieroient à point nommé. Ces troupes ne quitteroient point l'air natal; elles cultiveroient leurs vignes, leurs vergers, & les soldats feroient des enfans à leurs femmes.

L'OPINION de la cauſe commune eſt difficile à établir. La Normandie & le Languedoc ſont trop éloignés pour s'intéreſſer l'un à l'autre. Le Dauphinois ne ſait pas pourquoi on l'envoie en Alſace. Il lui eſt égal qu'un bras du Rhin ſoit à nous ou à d'autres. La gloire l'aiguillonne, il voudroit s'avancer; mais il s'ennuie de manger ſon argent & d'être mal à 300 lieues de chez lui; il voudroit voir terminer une querelle qui n'eſt pas la ſienne. Au lieu que dans mon plan chacun conſerveroit ſes foyers; on leur diroit : citoyens, vous avez à préſerver votre maiſon, votre champ, les cendres de vos pe-

rès, l'honneur de votre femme, & votre lit pour la coucher. Ils ſentiroient cela. Jugez s'ils ne ſe batteroient pas avec ardeur.

J'AIME aſſez le tableau de cette jeuneſſe ardente qui fait l'exercice dans les Villes, & qui s'apprête à marcher au premier coup de tambour. Aucun d'eux n'oſeroit déſerter; il abandonneroit ſes propres Pénates. La maiſon du Roi n'en ſubſiſteroit pas moins pour voler où le danger l'appelleroit. On chercheroit à ſe diſtinguer pour être admis dans ce corps illuſtre, & au lieu d'avoir de ces recrues d'écoliers, nous aurions des ſoldats d'élite. Alors

nous ſerions inébranlables, & les Allemands, ni les Savoyards ne viendroient nous inquiéter; nous qui leur avons tenu tête ſi ſouvent, avec des Milices qui ſavoient à peine faire l'exercice.

EH! qui vous répond, dit Granvaurien, d'une ſoumiſſion univerſelle dans un Etat où tous les ſujets feront militaires? Leur intérêt, repartit Hylaire, la bonté des loix, la vigilance, la ſageſſe. Ne vous ai-je pas dit que je voulois que le peuple fut heureux? Mais, dit le Capitaine, ils aiment la nouveauté, & ils ſont crédules; enſorte qu'ils écouteront le premier Charlatan qui leur promettra

plus de beurre que de pain. Vous voyez le peuple actuel, reprit Hylaire; il n'est pas trop riche; il sent ce qu'il lui faut, & il sera toujours sensible au bonheur d'avoir un Prince qui par ses bienfaits réponde à leur amour. Qu'il soit juste & sensible, qu'il se fasse seconder par des hommes recommandables; qu'il veille à la félicité de ses enfans, il les trouvera affectionnés, soumis & dociles, comme de bons fils; un Chef qui fait le bonheur des autres, n'a point à craindre qu'ils veuillent attenter à son autorité; parce qu'à la ville ou à la campagne, on ne chantera que ses louanges, & que ceux qui en

parleront mal ne seront pas bien reçus. En ne faisant que le bien, on ne fait dire que du bien. Je mettrois même mes successeurs dans la nécessité d'être justes, & ce seroit un monument qui feroit honneur à ma mémoire. Un Prince est au-dessus des loix ; mais j'oublierois cette maxime, & je tournerois le dos à ceux qui m'en rappelleroient le souvenir. Adieu, mes amis, j'ai besoin de me reposer. Cependant il y a encore une calamité qui m'afflige, & sur laquelle je veux prêcher demain, de façon à tirer les larmes des yeux de mon cher Cibere.

Il a sans doute de grandes

chofes à nous dire, dit Granvaurien, en s'en allant, mais, pour les exécuter, il faudroit être jeune, courageux & jufte. Il fuffiroit d'être ferme, dit Cibere, & l'on y peut afpirer à tout âge. Cela vous eft bien aifé à dire, repliqua le Capitaine. Vous voyez les objets en jeune homme, mais ma foibleffe en eft effrayée; il falloit commencer de meilleure heure, & me voilà fur le bord de ma foffe. Je veux pourtant revoir ce Bon-homme; je préfere fa trifteffe à la joie des gens avec qui je vis. Je le trouve un politique profond; il me femble qu'il feroit capable de gouverner un Etat. Oh, il eft bon

à tout, reprit Cibere ; il commanderoit une armée, il régiroit un collége, il dirigeroit une grande maison : ne nous lassons pas de l'écouter.

CHAPITRE XV.

Le lendemain, le Capitaine & Cibere trouverent le vieillard qui se chauffoit au soleil dans la campagne, du côté de Mont-rouge. Je ne le vois pas ; mais je le sens, leur dit-il, & il me fait encore plaisir. Cette patience est bien religieuse, dit Granvaurien. Le triomphe de la Religion, dit le Bon-homme, c'est la consolation dans les maux, & je l'éprouve. Je me trouve caduque, aveugle, & prêt à mourir, & mon seul soutien dans mes afflictions, c'est de penser que la Providence m'ait



me. J'ai toujours été occupé de cette pensée qui me soutenoit dans mes malheurs : c'est la consolation que je donne encore journellement à ma fille. Elle s'attendrit, elle pleure, & peu à peu je l'accoutume à regarder la vie comme un trajet qu'on fait dans une barque, pour arriver à un port de délices.

Vous vous faites une douce idée de la Religion, dit le Capitaine. Oui, dit Hylaire; mais je suis médiocre Théologien, & je ne prétends pas dogmatiser. J'aime l'Etre suprême de bonne foi, de bon cœur; je le crois juste, miséricordieux, & je pense que ma foiblesse ne me

permet de le voir qu'imparfaitement : c'eſt où ſe borne ma philoſophie.

Mais c'eſt préciſément parce qu'il eſt juſte, dit le Capitaine, que les méchans & les incrédules ne jouiront pas de ſa préſence. Mon voiſin, dit Hylaire, je n'oſe damner perſonne. Je m'en rapporte pleinement à cet égard au Créateur, qui a plus d'eſprit que les créatures. D'ailleurs, je ne veux point me faire de querelle avec notre Curé & nos Miſſionnaires, qui nous diſent journellement que les infideles ſont combuſtibles comme des allumettes. Je ſuis un bon Chrétien, je n'entends pas

les affaires ; & je craindrois de raisonner sur le dogme, comme un aveugle des couleurs : ainsi, de peur de me tromper, brisons là-dessus, & parlons d'autre chose.

J'ADMIRE avec plaisir, continua-t-il, en montrant les Invalides, ce monument consacré aux enfans de Bellone, où la grandeur de notre Monarque s'est déployée avec tant de complaisance : chaque piece retrace ici ses victoires & sa majestueuse reconnoissance envers ceux qui ont partagé ses travaux guerriers. Oui, dit le Capitaine, cet établissement sublime est un nouveau trophée en l'honneur

de notre Monarque. Tout annonce ici ſa gloire, ſa magnificence, & la poſtérité bénira ſa mémoire, en voyant un aſyle où les défenſeurs de la patrie trouveront un repos acheté au prix de leur ſang. Tranquilles à l'ombre de leurs lauriers, ils ſupporteront ſans regret le poids de leur vieilleſſe; ils ſe conſoleront de leurs bleſſures, & par leur exemple & leurs diſcours, ils encourageront les générations ſuivantes à marcher ſur leurs traces, & à ſe ſacrifier pour la défenſe de la patrie.

Le ſpectacle des grandes choſes, dit Hylaire, eſt un aiguillon pour encourager les hom-

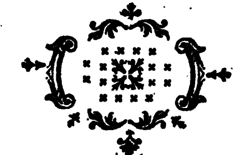
mes à en produire encore de nouvelles. Je ne doute point que la bienfaisance du Monarque ne soit imitée par quelqu'un de ses Successeurs grand & généreux comme lui. Louis XIV a recompensé les services qu'il avoit reçus, un autre Prince saura prévenir & récompenser les services qu'on pourra lui rendre; & à cet effet, il établira une école où la jeune Noblesse, destinée à la guerre, sera élevée dans tous les exercices relatifs à leur état : les encouragemens, les instructions leur seront prodigués, & cette école deviendra un séminaire de Héros destinés à être les soutiens de la Monarchie.

Il faut donc, dit le Capitaine, qu'un Miniſtre noble & éclairé favoriſe des vues auſſi étendues & auſſi utiles. Il s'en trouvera, dit Hilaire; l'amour de la gloire n'eſt pas éteint dans tous les cœurs, & je préſume qu'il y aura auſſi quelque Citoyen vertueux qui aura le courage de ſacrifier ſon temps, ſes ſoins, & même ſa fortune, pour rendre ce nouvel aſyle floriſſant, & pour lui faire rapporter tous les fruits que l'Etat eſt en droit d'en attendre.

J'accepte votre augure, dit Granvaurien; mais où croyez-vous que cette fondation doive ſe faire? Sous les yeux de la

Capitale, reprit Hylaire : l'aſpect d'un aſyle glorieux enflame les ames, & fait fructifier la reconnoiſſance. Il faut que les extrêmités ſe touchent, & qu'on voie du même coup d'œil l'entrée & la ſortie du Temple de la gloire ; ſauf, ſi la commodité l'exige, à établir des ſuccurſales dans les différentes Provinces du Royaume. Il y a bien des Moines dans toutes les Villes, & ſouvent ils ne ſervent qu'à les affamer ; pourquoi n'y répandroit-on pas des Militaires qui contribueroient à les enrichir. Hylaire fut attaqué alors d'une toux qui allarma ſes auditeurs, & ils ne le quitterent que quand elle fut totalement calmée.

calmée. Hélas, diſoit Granvaurien, en s'en allant! cet homme eſt heureuſement né; il a toutes ſortes d'eſprits. Ajoutez, dit Cibere, qu'il a auſſi l'eſprit prophétique; du moins je l'en ſoupçonne. Faſſe le Ciel, dit le Capitaine, que nous puiſſions être témoins de l'effet de ſes prédictions.



CHAPITRE XVI.

Le lendemain, le Capitaine & Cibere coururent un danger auquel ils ne s'attendoient pas; & la gloire de les en délivrer, fut un nouveau triomphe pour Hylaire.

Le Capitaine avoit acheté du vin d'un Marchand de Surêne, & il avoit refusé de le payer, sous prétexte que ce vin étoit défectueux & gâté. Le Marchand avide avoit obtenu contre Granvaurien une Sentence par corps aux Consuls, & il l'avoit remise pour l'exécuter, à un Huissier qui avoit été sol-

dat dans le même Régiment qu'Hylaire. Cet Huissier, peu scrupuleux, avoit soufflé la signification de cette Sentence, & le Capitaine vivoit dans la sécurité; mais auprès des portes de la Ville où ils rentroient, ils furent assaillis par une bande d'archers ayant le Sergent à leur tête. Cibere voulut défendre son compagnon; mais pour prévenir leur résistence, on leur mit les menottes; & comme ils n'avoient pas assez d'argent sur eux pour s'acquitter, on voulut les mener en prison, l'un pour la dette, l'autre pour la rebellion à Justice.

Le Capitaine ne vit qu'un

moyen pour ſauver l'éclat que ſa capture feroit dans les Fermes. Menez-nous, dit-il à l'Huiſſier, à l'endroit où nous voulons nous rendre ; & là, je vous payerai votre principal & vos frais, juſqu'au dernier ſou ; foi d'honnête homme, vous ſerez content de moi ; vous pouvez vous y fier, ou que je meure. En diſant ces mots, il lui gliſſa dans la main deux écus pour boire.

L'AIR de bonhomie avec lequel il s'expliquoit, fit impreſſion ſur les archers. Où faut-il vous mener, dit l'Huiſſier ? A cinq cens pas d'ici, reprit Granvaurien, auprès d'Hylaire,

qui eſt allé coucher chez ſa fille à Vaugirard. Hylaire, dit l'Huiſſier ; quoi, vous connoiſſez ce bon luron ? Aſſurément, reprit le Capitaine, & je m'en vante. Si cela eſt vrai, repliqua le Sergent, nous allons vous accompagner chez lui.

HYLAIRE entendit arriver la cohorte, & il crut qu'on venoit encore l'enlever pour ſon ancienne affaire. Paradoxette ſe jetta à ſon cou, en s'écriant ; ah, mon pere, mon pere, faudra-t-il encore nous ſéparer !

A l'inſtant, on vint leur dire que la porte étoit aſſiégée par des archers l'épée au côté. Hy-

laire se présente, & l'Huissier l'abordant avec ses prisonniers; brave soldat, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, & qui se disent de tes amis. Comment s'appellent-ils, dit Hylaire? Je suis Cibere, répondit l'un d'eux, & mon oncle est avec moi. Oui sans doute, s'écria Hylaire, ce sont mes amis & mes voisins. Mais vous qui les amenez, de quel droit les avez vous pris? Qui êtes-vous? Nous sommes archers, dit le chef, & nous arrêtons pour dettes : mais nous honorons ton courage, nous te rendons tes amis sur ta parole, fais-en ce que tu voudras.

A ces mots, Granvaurien & Cibere tendirent les bras au vieillard, qui sentant leurs menottes, s'écria, quoi l'on vous a lié, & il détacha leurs manchettes.

Granvaurien resta tout confus ; ah, que la valeur, s'écria-t-il, est une belle chose, un aveugle, un pauvre mendiant désarme un Huissier & des archers ! Ah que je suis honteux ! Un homme que j'ai martyrisé devient mon bienfaiteur ! Je suis trop peu puni.

L'Huissier vouloit rendre les deux écus qu'on lui avoit donnés pour boire ; Non, lui

dit Granvaurien, gardez ce présent; & soyez assuré que, sur ma parole d'honneur, je vous remettrai, dans les vingt-quatre heures, la somme dont je suis débiteur.

L'Huissier, en les quittant, leur demanda s'ils n'avoient rien à faire dire au Marchand de vin qui avoit employé son ministere. Dites-lui, répondit le vieillard, que je souhaite qu'il ne frelatte plus son vin, & qu'il n'empoisonne plus ni ses pratiques, ni mon voisin. Oh Hylaire, dit Granvaurien, quand il fut revenu de sa peur, il faut que vous ayiez bien du crédit, puisqu'il s'étend jusques sur les

Huissiers. Ne vous en étonnez pas, dit Hylaire, j'ai servi avec celui que vous venez de voir, qui s'appelle Fausset. De plus, j'avois un compere qui étoit Syndic de leur Communauté. J'ai assisté un jour avec eux à la promenade qu'ils font tous les ans dans Paris, le lendemain de la Trinité. Ils m'inviterent à tous leurs repas ; & après m'avoir fait boire pendant quatre jours, depuis le matin jusqu'au soir, ils me conduisirent encore jusqu'à S. Denis. Comment ils ne vous ont pas retenu, dit le Capitaine ? Ils en avoient bonne envie, répondit Hylaire ; ils me proposoient d'acheter mon congé

& de me faire Sergent ; mais mes principes n'étoient pas d'accord avec les leurs. Il falloit faire des bassesses, des fourberies, & même des faussetés. Il falloit s'exposer à se trouver aux prises avec des brutaux, qui manquent de respect aux Membres de la Justice ; ainsi j'ai rejetté leur proposition & ils ne m'en estiment pas moins.

Ah ! quels remords pour le Capitaine des Fermes, dit Granvaurien, s'il sait jamais que c'est un homme aussi recommandable que vous, qu'il a mis dans les fers & à qui il a fait perdre la vue ! Non, reprit Hylaire, ne l'insultez pas, & plaignez sa

crédulité ; il a été surpris par de mauvaises langues. Ma chûte a eu trois époques. La premiere fut dans un bois auprès de Péronne. Trois Contrebandiers qui apperçurent notre troupe se sauverent à notre aspect, & ils laisserent sur la place une vingtaine de livres de tabac, dont nous nous emparames. Nous les vendîmes à très-bas prix, & quand on en tire le profit on a bien l'air de l'avoir apporté soi-même. Je fis donc une imprudence & ce ne fut pas la seule. Arrivé à Péronne, je reconnus mes trois Contrebandiers dans une Auberge. Je bus avec eux, je mangeai à leur table, & c'en fut assez

pour faire croire que je voulois m'associer avec eux. Le bruit en courut à la Ville; & pour le dissiper, je retournai à mon Régiment où je fus bien reçu. Je menois avec moi un des trois Contrebandiers que j'avois enrôlé, & à qui j'avois gagné en route une partie de son argent au pair ou non. Mon Capitaine me reçut avec des graces infinies, & j'en étois charmé. Cet exemple, disois-je, va donner de l'émulation à mes camarades, pour faire des enrôlemens; tout le monde voudra s'en mêler; mais ce triomphe apparent me préparoit plus de chicotin que de sucre; l'envie se déchaîna contre moi. . . . .

D'ABORD elle ne s'expliqua que ſourdement, parce que mes preuves étoient faites; mais bientôt elle perdit toute pudeur.

Nos Chefs étoient abſens. J'étois avec ma Compagnie ſur le point de m'emparer dans le Briſgau d'une Manufacture où l'on faiſoit des toiles peintes, & où il y en avoit un magaſin conſidérable. Tous les ouvriers ne parloient déja que d'ouvrir leurs portes & de ſe rendre, quand un Officier - Général nous envoya un Aide de Camp, pour nous dire de nous retirer. Je vis bien qu'on l'avoit mal informé, & je crus que ce ſeroit manquer à mon devoir

que d'exécuter des ordres qu'on avoit surpris. Je fus accusé de révolte & d'avidité. Ce n'étoit pas sans fondement puisque j'avois désobéi. Mais je fis encore plus. Les ouvriers mécontens de leur Maître, avoient offert de me livrer toutes les marchandises, & pour ne les point effaroucher, j'avois paru consentir à leurs offres. Mon acceptation simulée passa pour bonne. On me rappella, &, au lieu de déserter, je reviens pour confondre mes accusateurs. J'apportai à notre Capitaine toutes les toiles dont je m'étois emparé, avec le Maître de la Fabrique; mais au lieu d'être reçu favorablement, je fus mis

aux arrêts; le Capitaine me parla ſéchement, & je vis bien qu'on l'avoit indiſpoſé contre moi. Des rapports envenimés acheverent de le prévenir, & ſon humeur fut encore aigrie par tout le bien que nos priſonniers lui dirent de moi.

Il y avoit bien matiere à devenir jaloux, & vous en auriez été la dupe tout comme un autre. Chacun eſt affamé de gloire; cependant mon Capitaine ſe mit au-deſſus des foibleſſes de la vanité; il me rétablit à la queue de ſa Compagnie; mais un dernier événement vint le ranger du côté de mes perſécuteurs.

J'ÉTOIS vieux, & je devenois inutile, Brûleroc paroiſſoit un ſujet digne de me remplacer, & je m'applaudiſſois d'avoir un tel ſucceſſeur. Je ſongeois à me retirer quand nos ennemis vinrent faire une deſcente dans l'Alſace. Mon Capitaine m'engagea à reſter, & il me chargea d'une expédition. Mon épée s'étoit preſque rouillée dans le fourreau. Le bonheur m'en voulut, & au moyen d'une embuſcade, je taillai en piéces une Compagnie de Houſſards. A mon retour ce fut une acclamation générale, qu'il m'étoit impoſſible d'appaiſer. Le Capitaine étoit vieux & foible; il crut qu'on me louoit

à ſes dépens. Il en conçut du chagrin dans l'ame ; & ſans m'accuſer ouvertement, il me renvoya comme un homme dangereux. Ce fut alors qu'il ſe fit un ſoulévement, dont les Chefs reſterent inconnus, quoiqu'on eût mis bien du monde en priſon. La calomnie ſéduiſit alors tous les eſprits. L'on écrivit de tous les côtés que j'étois un brouillon, un Contrebandier. L'on donna mon ſignalement ; l'on éveilla contre moi toutes les Brigades des Fermes. Je fus arrêté à Meaux, & conduit dans les cachots. Tous les gens de bien prirent ma défenſe, ſolliciterent en ma faveur & ſe ſouleverent. Le Capitaine-

Général, qui devoit me connoître, & à qui j'avois rendu service à l'armée ; crut n'arrêter qu'un ennemi des droits ; je ne l'ai jamais été, mais le Ciel ne permet pas aux Ambulans de lire dans les cœurs ; & le Capitaine-Général que vous accusez est plus bête que méchant, d'avoir cru des apparences dont, avec plus d'esprit, on pouvoit être abusé.

Oui sans doute, c'est le plus grand des malheureux, s'écria Granvaurien, en se précipitant sur lui pour l'embrasser. D'où vous vient cette convulsion. C'est, dit le Capitaine, le tourment d'une ame bourelée ; oh,

mon cher Hylaire, ce bourreau, ce barbare qui vous a fait perdre la vue, qui vous a retenu dans les prisons; c'eſt lui, c'eſt lui qui vous tient dans ſes bras! Vous, mon voiſin, repartit le vieillard! Oui, mon ami, c'eſt moi qui ai exercé tant de cruautés. Que je ſuis un grand chien! Je me ſuis rendu indigne de la place que j'occupe : je dois arroſer de mes larmes la pouſſiere de vos pieds, & cacher mon opprobre dans le fond d'un Couvent. Eh bien, dit Hylaire, tout ſuffoqué, eh bien, allez-vous mourir pour une erreur : vous voilà comme ſi vous étiez le ſeul qui ſe fût jamais trompé. Il ne faut point vous dégrader

pour une bévue, pour une gaucherie : consolez-vous par la satisfaction d'avoir arrêté bien des malfaiteurs. Hylaire est aveugle, mais vous avez dissipé vingt bandes de contrebandiers, & le bien compense le mal. L'on sait bien que vous n'êtes pas un inhumain. Hylaire est aveugle par votre fait ; mais il vous le pardonne, & si vous croyez devoir le dédommager encore des maux qu'il ressent, rien n'est si aisé, remplissez un seul des vœux que je fais pour la prospérité du Royaume.

Venez donc, lui dit Granvaurien, en l'embrassant encore, venez m'aider à expier

mon crime; venez-en manifester l'horreur aux yeux de toutes nos Brigades aſſemblées à la barriere de Saint Michel; que j'y faſſe éclater ma honte & mon repentir.

HYLAIRE le conjura vainement de le laiſſer rentrer aux Invalides; il fallut néceſſairement qu'il acceptât une chambre chez lui dans la rue de Sêve. Alors Granvaurien s'adreſſant à Cibere, que je vous ai d'obligation; mon ami, lui dit-il, du ſervice que vous m'avez rendu! Vous n'êtes pas aſſez riche pour le payer, dit Cibere, mais chargez Hylaire de vous en acquitter; il ne poſſede pas un

ſou, mais il a un bien préférable, ſelon mon goût, à tous les vôtres. Mon ſeul tréſor; c'eſt ma fille qui eſt vierge, repliqua Hylaire, & je ne ſaurois mieux l'établir qu'avec vous, ſi vous en voulez. Ah, reprit Cibere, vous avez raiſon; nous n'y avions pas encore penſé; mais il vaut mieux tard que jamais: la choſe eſt faiſable, & j'y conſens. On envoya chercher Paradoxe. Ma fille, lui dit ſon pere, baiſez la main du Capitaine des Fermes, & demandez-lui la permiſſion d'épouſer ſon filleul; c'eſt un bon ſujet. A ce nom, à la vue de Granvaurien, Paradoxe jette un cri d'horreur, recule, & détourne

la vue. Granvaurien s'approche d'elle, Paradoxe, lui dit-il, regardez-moi, vous verrez que je pleure, & je pleurerai encore toute ma vie : mon crime est indélébile, mais Hylaire me le pardonne ; & prouvez que vous êtes sa fille, en pensant comme lui.

Granvaurien eut la consolation de faire cet heureux mariage ; & dès ce moment, il respira plus à son aise, il se sentit soulagé d'un fardeau qui oppressoit sa poitrine.

Lorsque tous les Suppôts de la Ferme apprirent qu'Hylaire étoit bien logé, nourri,

chauffé & éclairé chez le Capitaine-Général, ce fut une révolution déſagréable pour tous ceux qui l'avoient dépeint dans le monde comme un contrebandier décidé. Granvaurien fit aſſembler ſes Brigades à la barriere de Saint Michel, un jour du marché de Seaux, & il l'y conduiſit par la main. Le voilà, dit-il aux Employés, ce vertueux innocent que vous m'avez mis dans le cas de perſécuter. Tremblez, bavards indiſcrets; ſon innocence eſt reconnue; il ne tient qu'à lui de vous faire tous chaſſer.

Tous les viſages changerent de couleur; l'on croyoit voir

me homme en fureur, prêt à jurer, & à les envoyer à tous les Diables. Hylaire se montra aussi modeste que lorsqu'il mendioit ; il ne voulut connoître aucun de ses délateurs, & honoré de la confiance du Capitaine jusqu'à sa mort, il ne lui inspira jamais que l'oubli du passé, de la vigilance pour le présent, & de la prévoyance pour l'avenir.

A l'égard de son petit conducteur, qui lui avoit tenu lieu de chien, comme il étoit sage & avisé, on lui donna un bon pour remplir bientôt une place de Commis aux barrieres ; en

attendant qu'on pût le faire entrer dans les vivres.

Mais Hylaire mourut bientôt après, au grand regret de son hôte; Granvaurien arrosa de ses larmes la fosse où on avoit enterré le Bon-homme, avec sa philosophie, qui a passé de mode.

FIN.


AD





